62

Collection du Bibliophile français

JULES CLARETIE

ÉLISA MERCOEUR

H. DE LA MORVONNAIS
GEORGE FARCY
CHARLES DOVALLE
ALPHONSE RABBE

Eau-forte par G. Staal

PARIS
LIBRAIRIE DE Mme BACHELIN-DEFLORENNE
RUE DES PRÊTRES-SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, 14
Au premier, près la place de l'École

M DCCC LXIV

ÉLISA
MERCOEUR

H. DE LA MORVONNAIS

GEORGE FARCY

CHARLES DOVALLE

ALPHONSE RABBE

Paris. — Imprimé chez Bonaventure, Ducessois et Cie
quai des Augustins, 55.



v

ÉLISA
MERCŒUR

HIPPOLYTE DE LA MORVONNAIS
GEORGE FARCY
CHARLES DOVALLE
ALPHONSE RABBE

PAR

JULES CLARETIE

Eau-forte par G. STAAL.

PARIS
LIBRAIRIE DE Mme BACHELIN-DEFLORENNE
Rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois, 14

M DCCC LXIV

LES CONTEMPORAINS OUBLIÉS.

Il est, parmi les héros que Walter Scott a rendus si vivants à nos yeux, un personnage que j'aime entre tous les autres : c'est ce grand vieillard cheminant sans trêve dans les hautes terres d'Écosse, et sans trêve arrachant l'herbe parasite des tombes de ses compagnons d'armes morts dans les guerres de l'indépendance. On l'avait surnommé, nous dit Walter Scott, Old Mortality, *et, tout courbé par les années, il continuait son pieux voyage. A ceux qui n'avaient*

laissé qu'un nom gravé sur une pierre à demi brisée, il voulait conserver du moins cette gloire posthume, sachant peut-être que l'oubli est une seconde mort aussi cruelle que la première. D'autres rôles sont plus brillants, je n'en sais pas de plus touchant que celui de ce vieillard ainsi dévoué à ce que l'homme a de plus cher au monde, le Souvenir.

La tâche que je vais essayer de remplir ressemble un peu à celle du pauvre Old Mortality. *Il s'agit de rappeler l'attention, toujours portée vers les renommées bruyantes, sur un petit groupe d'hommes nés pour occuper un des premiers rangs dans notre histoire littéraire, et à qui les circonstances ou la fortune n'ont pas permis de vivre assez longtemps pour conquérir la place qui leur était due. Quelques-uns d'entre eux ont cependant connu la renommée; mais cette infidèle, qui n'aime guère que le sourire des heureux, s'est éloignée d'eux. A la longue et sans le culte de quelques amis, peut-être la*

mémoire de plusieurs serait-elle à présent effacée. Est-ce à dire que nous devions ratifier cet arrêt qui me semble un déni de justice? Il est toujours temps de revenir sur une chose mal jugée, et c'est dans le passé que gît la leçon de l'avenir.

La plupart des hommes dont je veux parler, par une fatalité singulière, sont morts jeunes et sans avoir pu dire leur dernier mot. « Chacun de nous, écrivait. par une sorte de pressentiment, l'un d'entre eux, George Farcy, chacun de nous est un artiste qui a été chargé de sculpter lui-même sa statue pour son tombeau, et chacun de nos actes est un des traits dont se forme notre image. C'est à la nature à décider si ce sera la statue d'un adolescent, d'un homme mûr ou d'un vieillard. Pour nous, tâchons seulement qu'elle soit belle et digne d'arrêter nos regards. Du reste, pourvu que les formes en soient nobles et pures, il importe peu que ce soit Apollon ou Hercule, la Diane chasseresse ou la Vénus de Praxitèle. »

Eh bien! chacun d'eux n'a-t-il pas laissé après lui sa statue, inachevée parfois, à l'état d'ébauche, mais aussi pure que ces fragments retrouvés dans les ruines antiques? Et, si la statue même est incomplète, ne pourrait-on appliquer à ces reliques de nos Contemporains Oubliés l'éloquente expression de M. Villemain à propos de Ménandre, et chercher à pieusement rassembler cette poussière de marbre brisé?

Un sentiment irrésistible nous pousse d'ailleurs à cultiver la mémoire de ceux qui sont partis en emportant, comme André Chénier, tout « ce qu'ils avaient là! » *Les Grecs, ces poëtes, cherchaient toujours à revêtir d'un beau mensonge la poignante réalité, et disaient que ceux-là sont aimés des dieux qui peuvent mourir jeunes! Elle leur semblait une faveur divine, cette élection sinistre de la mort. Notre siècle de prose est moins rêveur; où l'antiquité pouvait célébrer une délivrance, nous devons pleurer un deuil public.*

Hélas! oui, car en ces temps de lutte universelle et de durs combats, c'est une douleur lorsque s'éloignent, sans avoir eu le temps de porter leurs coups, ceux qui s'étaient armés pour les nobles et justes causes. Nous ne sommes pas trop de tous pour vaincre, et lorsqu'on voit la grande pourvoyeuse en enlever un seul avant l'âge, qu'il soit poëte, comme Hégésippe ou Dovalle, ou comme Lebailly, que la mort frappait hier dans un lit d'hôpital; savant, comme Victor Jacquemont; philosophe, comme Farcy; que ce soit, comme l'an passé, un Émile Lamé, un Edmond Roche, un Lataye, c'est, il faut bien le dire, un malheur qui nous atteint tous à la fois. Aussi bien devons-nous conserver pieusement, de ces ouvriers de la première heure, le souvenir qui leur est dû, et c'est pourquoi j'ai cru qu'il était bon de réunir en un même volume, malheureusement trop court, certaines Reliques *précieuses de Farcy, de Dovalle, d'Élisa Mercœur, d'Alphonse Rabbe enfin, cet*

Achille qui avait juré de vivre libre malgré les dieux!

Je pense d'ailleurs que le devoir de la critique consiste autant à remettre en lumière et à placer sous leur jour véritable les travaux, la vie et les ouvrages de ceux qui ne sont plus, qu'à éclairer le goût public sur les œuvres des vivants. Et après la joie de lutter, dans le présent, pour la justice et la vérité, il n'en est pas de meilleure, à mon avis, que de combattre, dans le passé, les injustices du sort.

Septembre 1864

I

ÉLISA MERCŒUR

Il est bon quelquefois d'aller où dorment ceux qui ont vécu avant nous. On peut voir là ce que c'est que la gloire et à quoi servent les inscriptions ambitieuses confiées au tombeau. Qui sait, dans cette foule, si les inconnus ne sont pas les plus dignes de mémoire? Alors les vers de Gray vous reviennent aux lèvres, et vous dites tout bas: « Ici repose peut-être quelque Milton muet et sans gloire! » Quelquefois aussi un simple nom évoque tout un monde de pen-

sées, de rêveries, de souvenirs. Un jour de tristesse, allez au cimetière du Père-Lachaise, cherchez, du côté du rond-point, à l'entrée du chemin de Labédoyère, la tombe où repose Élisa Mercœur, et demandez aux arbres, au vent, à cette pierre muette, combien celle qui repose là a souffert!

Elle était née avec du talent, une voix pour chanter, un cœur pour aimer; mais elle était née pauvre, et la pauvreté ne pardonne pas. Il est de certains fronts marqués en naissant pour le malheur. Puis Élisa Mercœur était femme, et, aux souffrances qu'endure la pauvreté, vinrent se joindre les difficultés que rencontre la femme à se faire une place dans notre société. Il est tant de gens qui méprisent les poëtes qu'il doit s'en rencontrer plus d'un pour mépriser une muse! Une muse! Élisa Mercœur était moins que cela sans doute; elle chantait pour elle-même, comme les oiseaux chantent, et pour se consoler peut-être. On peut

appliquer à la poésie ce qu'elle disait du rêve et l'appeler une parcelle, *un reste de bonheur*.

Quel *démon*, d'ailleurs, fait les poëtes, sinon ce besoin que l'on éprouve à se répéter tout bas ses propres douleurs ou ses joies, ses espérances ou ses déceptions? La plupart des poésies ne sont que la conversation des poëtes avec eux-mêmes. Telles sont, du moins, les poésies d'Élisa Mercœur.

Elle fut malheureuse, elle fut misérable : elle a résumé son existence en peu de mots :

Je me suis éveillée et des chagrins sans nombre,
En pesant sur mon cœur, sont venus le flétrir.

Elle avait à vivre et à faire vivre sa mère, et elle travaillait, comme l'ouvrière, chaque jour. Que dire de sa vie? Elle fut calme; mais rien de fleuri, de doux, de rayonnant, sauf à son aurore. Toute jeune,—elle avait seize ans,—lorsque madame Allan Ponchard passant à Nantes, elle lui adressa une pièce de vers qui fut insérée dans le *Journal*

de la Loire-Inférieure et fit sensation. On se demanda quelle était cette voix nouvelle, et on apprit que cette enfant avait déjà un volume en portefeuille. Puis on se cotisa pour le faire imprimer. Elle le dédia à Chateaubriand, et, le lui dédiant, elle disait :

Tends une main propice à celui qui chancelle ;
J'ai besoin, faible oiseau, qu'on veille à mon berceau,
Et l'aigle peut, du moins, à l'ombre de son aile
Protéger le timide oiseau.

Durant une heure elle fut enivrée, cette jeune fille qui n'avait que ces deux mots aux lèvres : espérance, gloire! Elle se mirait, pour ainsi dire, dans sa douce poésie et répétait avec une enfantine joie à sa mère, en lui montrant la couverture du volume : —Vois donc, ma petite maman, comme mon nom est joli quand il est imprimé! Et quelques jours après, quand arriva une lettre de Chateaubriand qui répondait à la dédicace, qui envoyait de sa main illustre une lettre à l'inconnue, quelle joie!—Elle

prenait la lettre, elle l'embrassait. — Oh! chère réponse, s'écriait-elle, que je te remercie!

« Je suis un mauvais appui, écrivait Chateaubriand. Le chêne est bien vieux et il s'est si mal défendu des tempêtes qu'il ne peut offrir d'abri à personne! »

Madame Mercœur, qui a signé la préface des *Œuvres posthumes* de sa fille, dit qu'Élisa « aurait pu gagner de l'argent en montrant cette lettre aux curieux de Nantes. » Cette réflexion est choquante, et, pourquoi ne pas le dire? elle n'est pas la seule de ce genre dans la notice de madame Mercœur. Que nous importe, par exemple, qu'Élisa ait toujours été grande dormeuse, qu'elle ne ressentît jamais d'inspiration poétique sans éprouver un besoin de manger, qu'elle fît à douze ans des vers inhabiles? Ce qu'il fallait nous montrer, c'est l'âme douce et charmante d'Élisa Mercœur. Madame Mercœur n'avait à interroger pour cela que son cœur de mère!

Seule, Élisa avait appris le latin et l'anglais. Elle traduisit les *Fables* de Gray, les *Saisons* de Thompson, le *Paradis perdu.* Elle avait disputé à Émile Souvestre et Évariste Boulay-Paty la couronne de la *Société académique de Nantes*, et déjà, en lisant ses vers, Lamartine s'écriait : « Je ne croyais pas au talent poétique des femmes; cependant le recueil de madame Tastu m'avait ébranlé... Cette fois, je me rends et je prévois que cette petite fille nous effacera tous tant que nous sommes. »

C'était aller un peu loin, et d'ailleurs, pour arriver à la gloire, suffit-il toujours du talent? ne faut-il pas aussi le bonheur?

Chateaubriand avait recommandé le livre d'Élisa Mercœur à Soumet, qui l'avait prêté à M. Émile Deschamps.—*Nascitur poeta!* disait celui-ci dans un article élogieux. Élisa pouvait se croire décidément tirée de son ombre; mais, encore un coup, il fallait vivre. Elle adressa à M. de Martignac une

pièce de vers, et, peu de jours après, le ministre lui faisait obtenir une pension de 1,200 francs. C'était juste ce que demandait Balzac pour faire des chefs-d'œuvre, *la niche et la pâtée!* « J'ai du courage, répétait Élisa, je vais travailler maintenant! »

Et elle jette sur le papier le plan d'une tragédie, *Boabdil*, d'après le *Gonzalve* de Florian, elle ébauche un *Louis XI*, elle songe à des romans.... Hélas! quinze jours après, le ministère Martignac tombait. Aussitôt madame Récamier conseilla à Élisa Mercœur, réduite à la dernière extrémité, de s'adresser à M. Guizot.

« Sauvez-moi, écrivait Élisa au nouveau ministre, sauvez-moi pour ma mère! »

M. Guizot n'était pas riche; il donna deux cents francs de ses deniers. « Je puis être utile à mademoiselle Mercœur, répondait Victor Hugo à la duchesse d'Abrantès, qui s'intéressait à Élisa. Lorsque j'ai résilié ma pension, M. d'Argout m'écrivait qu'il la tiendrait à ma disposition lorsqu'il me plai-

rait de la reprendre ainsi que les arrérages. Je vais prier M. Thiers qu'il donne le tout... » Malheureusement la pension était allouée à un autre.

M. Thiers ne pouvait rien. Il envoya deux cents francs à la jeune fille.

Et, en même temps que la misère, les soucis, les déceptions de cette cruelle carrière des lettres fondaient sur Élisa Mercœur.

Elle avait présenté à la Comédie-Française une tragédie qui avait été refusée par M. Taylor. Attristée, elle se retira à la campagne avec sa mère. Là, la maladie vint achever l'œuvre du besoin et de la misère. Casimir Broussais essaya vainement de la sauver. Il la soigna pour rien, lutta avec la mort durant plus d'un an. « C'est inutile, disait Élisa ; le docteur Aublanc m'a soignée quand j'étais petite ; seul il connaît mon tempérament ; s'il était ici, il me guérirait ! »

Elle s'éveilla un matin en appelant sa

mère : « Maman, c'est le treizième mois de ma maladie! »

Et sept jours après, en souriant doucement, elle mourut, le 7 janvier 1835, un vendredi. La vie lui avait été dure; Élisa fut douce pour la mort.—Elle était lasse et résignée :

C'est quand on a vécu qu'on sait ce qu'est la vie,
Que l'on voit le néant des biens que l'on envie,
Que, fatigué du jour, on n'attend que le soir;
Désenchanté de tout, lorsque la nuit arrive,
A quel banquet encor et près de quel convive
Pourrait-on désirer s'asseoir?

Sa mort fut le signal d'un deuil général. On plaignit alors la destinée de cette enfant qui pouvait dire, comme Atala : « J'ai passé comme la fleur, j'ai séché comme l'herbe des champs! » Madame Waldor prit l'initiative d'un monument, et madame Desbordes-Valmore ouvrit à Lyon, pour l'impression des œuvres d'Élisa, une souscription qui fut bientôt couverte. J'ai relevé les noms de quelques-uns des souscripteurs :

Le roi Louis-Philippe, la famille royale, madame Récamier, Chateaubriand, Lamartine, Ballanche, Sainte-Beuve, Ampère, Jules Janin, Balzac, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Év. Boulay-Paty, Frédéric Soulié, Alfred Nettement, madame de Gasparin, Ach. Devéria, Soumet, comte Molé, de Salvandy, Cuvillier-Fleury (précepteur du duc d'Aumale), Gigoux, Casimir Delavigne, David (d'Angers), de Genoude, Marie Dorval (de l'Odéon).

A la mort de Marie Dorval aussi, on devait se réunir pour acheter un tombeau !

« Honorons cette douce gloire, » a dit le bon Ballanche sur la tombe d'Élisa Mercœur. C'est par la douceur, en effet, que nous séduisent les poésies de cette jeune fille qui reflètent tout entière son âme. Ce qu'elle aime, c'est l'illusion, l'amour, la gloire, les parfums, le côté chaste et pur de la vie. Parfois, comme dans le *Chant Polonais*, elle essaye de pousser un cri de guerre, mais toute sa politique se résume

dans ce souhait tendre de sa mélancolique enfance :

« Quel dommage que l'histoire ne soit pas un conte! »

Longtemps sa tombe fut le pèlerinage des rêveurs et des attristés. Chateaubriand y traça des vers, Alfred de Musset y écrivit ces mots : « Je ne pleure pas, j'envie ton sort. » Madame d'Hautpoul, en un seul vers, fit l'épitaphe de la morte :

Elle adorait, servait et nourrissait sa mère !

Ouvrez les poésies de Mercœur, si vous voulez savoir ce que peut contenir de sanglots la vie d'une honnête et sainte fille qui rêva l'amour, qui rêva la gloire et mourut. Mais n'a-t-elle pas dit elle-même :

Qui laisse un nom peut-il mourir ?

II

H. DE LA MORVONNAIS

M. Amédée Duquesnel, dont la main amie avait aidé, je crois, à rassembler les reliques fraternelles de Maurice et d'Eugénie de Guérin, vient de réunir les épaves littéraires d'Hippolyte de la Morvonnais. Il lui a appartenu d'écrire avant tous la vie de ce poëte qui fut un grand homme de bien. L'existence du rêveur se compose surtout de sentiments, et ceux-là seuls qui les ont partagés peuvent les exprimer comme il convient. Les étrangers, je ne parle même

pas des indifférents, en pareil cas doivent se taire. Mais ce qui leur appartient en propre, c'est la physionomie extérieure de l'homme et ce que le poëte a laissé épancher de sa vie et de ses douleurs dans son poëme.

Hippolyte de la Morvonnais était né avec le siècle, sur les grèves de cette Bretagne où la poésie germe du sol même, avec une teinte un peu mystique et profondément touchante. Tout enfant, il put écouter la grande voix de cette mer qui parle à l'homme un langage sublime. Il lut de bonne heure dans le livre de tous; la nature qui l'entourait, à demi-sauvage, était bien faite pour tremper fortement son esprit. Là, c'est la ville des corsaires, Saint-Malo et sa vieille tour avec un nom énigmatique, *la Quiquengroque;* plus loin, le mont Saint-Michel, le géant des grèves, qui perce orgueilleusement les nuages; là-bas, Mordreux, un petit bourg que traverse en courant la jolie rivière de Rance....

Lorsque, dans ses courses d'enfant, La Morvonnais longeait l'Arguenon, il rencontrait sur son chemin ces villages remplis de lointains souvenirs : Créhen, Trégon, Saint-Jagu, et la bourgade où Chateaubriand avait passé son enfance, chez son aïeule, et ce tertre de Brandefer où le caprice du poëte avait fait vivre Velléda. La légende et le fantastique semblent avoir pris naissance en Bretagne, et quand Hippolyte se faisait raconter le conte de *Barbe-Bleue*, il pouvait toucher du doigt le château de Gildo, où fut saisi Gilles de Bretagne, le Barbe-Bleue de l'histoire.

Elle est bien puissante et robuste, cette terre bretonne, et le vent vivifiant y souffle à travers les landes. Le chêne pousse hardiment ses racines dans le granit, et, parmi les fleurs d'or des bruyères vivent encore les souvenirs d'une poésie disparue, d'Arthus et de Viviane, et de l'enchanteur Merlin. Ce vague parfum d'un temps évanoui, Hippolyte de la Morvonnais le respira et, de

bonne heure, il se prit à rêver; mais le vent venu d'Armor lui dit aussi que les bardes savaient tenir la lyre et manier l'épée, et tout d'abord il s'habitua à devenir un homme en même temps qu'un poëte. Il n'avait pas vingt ans qu'il comprenait déjà son rôle. « Chanter, mais être utile, » disait-il. Ses premières poésies ne sont encore que des chants d'amour, des élégies, et cependant on y sent déjà la marque d'un esprit ferme et nourri. Leur défaut est d'ailleurs celui de l'époque; des imitations de Pétrarque, des apostrophes au *dieu du bocage*, à l'amour, à la beauté, remplissent le volume : beaucoup de rimes, hélas! et peu de poésie. La périphrase, alors toute-puissante, y remplace encore le mot juste, qui seul vole droit à l'esprit. Par exemple, la cloche qui sonne à travers l'espace se nomme *l'airain des bois;* le berger breton, que le poëte a pourtant aperçu plus d'une fois sur les grèves, devient le *pastourel Sélidor*, et le soldat s'appelle *Oswal*. C'est

que l'heure n'a pas encore sonné où La Morvonnais doit trouver sa voie véritable; il hésite, il s'inquiète, le moule de ses pensées n'est pas fondu. Les premières œuvres d'un homme se ressentent des lectures premières, et La Morvonnais a lu Ossian. Mais on peut deviner dès lors que cet esprit s'affranchira bientôt de l'imitation et du mauvais goût. Son véritable chemin, celui qu'il suivra, c'est le naturel; puis il remontera le sentier de l'antiquité pour s'abreuver aux sources pures. Ce qui empêchera La Morvonnais de revenir aux élucubrations pseudo-classiques du premier empire, c'est un amour profond, une admiration sincère pour les tragiques grecs qui le poussent à écrire *Sapho*, tragédie mal conçue, mais où se rencontrent en plus d'une scène des élans dignes d'un maître.

Hélas! on ne passe pas en un jour de l'imitation à la création. Le second recueil de La Morvonnais est déjà plus personnel, mais se ressent encore de la mode ré-

gnante. Celui-ci s'appelle les *Rêves;* il est dédié *aux mânes d'un héros*. Le général Foy venait de mourir; ce soldat de la liberté avait succombé dans son triomphe, et La Morvonnais, spectateur des luttes ardentes de la tribune, applaudissant de loin au génie de l'orateur, s'était, comme le pays entier, senti frappé par cette mort. Il écrivit l'histoire du général Foy et il l'écrivit en vers. Déjà le poëte est plus sûr de sa forme; il va plus franchement à son but, il connaît mieux l'art d'assouplir son rhythme; mais, obéissant à la loi du poëme épique,—comme s'il y avait d'autre loi que le beau en poésie!—il introduit dans cette épopée l'élément surnaturel, qui n'ajoute rien à la grandeur du récit. Que nous importe que les archanges Éphraïm et Raphaël discutent, dans les airs, sur les mérites du général Foy, pendant que les balles sifflent autour de lui à Jemmapes? Nous sommes choqués à présent lorsque Morphel, l'esprit du sommeil étend ses voiles sur *le jeune*

guerrier. Comme le poëte est mieux inspiré lorsque, racontant la bataille de Jemmapes, non comme elle doit être décrite selon les règles du poëme, mais comme il la sent, s'interrompt tout à coup pour encadrer dans des vers singulièrement mâles le chant superbe de *la Marseillaise*.

D'ailleurs, on rencontre dans *les Rêves* quelques-unes des qualités qui feront plus tard le charme d'Hippolyte de la Morvonnais; j'entends ce sentiment intime de la nature qui unit l'homme à la grande nourrice, à la terre, donne une âme à toutes choses, et fait participer les bois, les prés, les champs aux joies et aux douleurs humaines. C'est ainsi que le poëte s'adresse aux arbres et s'écrie :

Vos feuillages mouvants recouvrent nos bruyères,
Comme vous, par le deuil, mon cœur est dévoré;
Mais vous refleurirez aux brises printanières,
Et je refleurirai.

J'y trouve encore la poésie intérieure, la poésie du foyer, que La Morvonnais re-

cherchera avant toutes choses, et qui lui dicte déjà de si jolis vers.

Viens : sur les toits nombreux dont ta chambre est bordée
J'entends frémir la grêle et mugir les hivers...
L'ombre ici nous rassemble, ô mon cher Amédée ;
Faisons briller la flamme et relisons nos vers.

Hippolyte de la Morvonnais aimait surtout, parmi les poëtes, les lakistes aux douces pensées, et son amour pour le chef de cette école charmante était si grand qu'il partit un jour pour l'Angleterre dans le seul but de saluer Wordsworth, son poëte favori. Je trouve même dans les *Élégies* tout un recueil de *fugitives pieces by Robert Rainsford* que je soupçonne d'être légèrement apocryphes.. La Morvonnais savait, en effet, l'anglais comme sa langue maternelle. « J'ai dérobé, dit-il en manière de préface, les poésies suivantes au portefeuille d'un jeune Anglais de mes amis. Elles sont toutes inédites. En les lisant, on concevra combien je m'estime heureux d'être le pre-

mier à les publier. » Mais ceci ne prouve rien, et on sait quel est le démon familier de tout littérateur, cet ami *qui lit par-dessus les épaules* ou qui se *laisse dérober son portefeuille*. Ce n'est en réalité qu'un *alter ego* qu'on renierait parfaitement à l'occasion. La Morvonnais, tout grave qu'il fût, s'est amusé deux ou trois fois à des petites supercheries de ce genre. J'en citerai une seulement.

Il faut être poëte et avoir porté quelques pièces de vers aux journaux « sérieux » pour comprendre en quelle estime on tient la poésie. L'offre d'un recueil de vers serait la seule façon peut-être de mettre un rédacteur en chef en gaieté. La Morvonnais, qui plusieurs fois avait égayé ainsi les journaux de Saint-Malo, résolut de rire mieux encore et de rire le dernier. On lui avait demandé de la prose, il apporta de la prose. Voilà le directeur charmé de cette *copie* nouvelle et qui l'insère en manière de feuilleton. Mais il ne remarqua pas que les nouvelles

ou les chroniques qu'il servait gravement à ses abonnés étaient écrites en vers simplement alignés, par précaution, comme de la prose. Hippolyte de la Morvonnais, enchanté, gardait le secret pour ses seuls amis. Plus tard, Alphonse Karr, qui avait peut-être entendu conter ce joli tour, le joua plus d'une fois à ses lecteurs.

Cependant, le moment critique approchait pour La Morvonnais, l'heure avait sonné où il allait trouver enfin le chemin qu'il devait suivre. Heure de superbe épanouissement intellectuel, où Victor Hugo et Lamartine prodiguaient leurs chefs-d'œuvre, tandis que, dans un coin de la lande bretonne, chantait ce barde ému qui s'appelait Brizeux. Brizeux fut le chef de la phalange armoricaine où La Morvonnais s'enrôla. Un même point les unit d'ailleurs, outre le sentiment de la patrie, si tenace dans un cœur de Breton : j'entends la rêverie, la douceur et aussi ce quelque chose de résigné et de religieux que le malheur leur

avait donné à tous deux. La Morvonnais, en effet, venait d'être cruellement éprouvé.

Jeune, il avait perdu son père. Déjà, à la mort de sa mère, son âme s'était couverte de ce voile de deuil que plus tard le bonheur ne peut soulever tout à fait. Mais, confiant dans la bonté divine, car La Morvonnais avait la foi, il s'était repris à espérer. Puis il aimait l'humanité, Dieu, la liberté. Il n'y avait pas de place en son âme pour le désespoir. Un jour, la vie parut lui sourire de nouveau. Il avait rencontré, dans son pays même, une jeune fille digne de tout son amour et de tout son dévouement, mademoiselle Marie de la Villéon, qu'il avait épousée. Alors, emportant son trésor dans sa chère retraite du Val Saint-Potan, au bord de l'Arguenon, dans ce réduit plein de fleurs et joyeux du murmure de la mer, il *s'était laissé aller à la dérive de la joie*. Non pas en égoïste. Il était maire de son village, aimé de tous et veillant sur tous. L'amour et le bonheur qu'il rencon-

trait dans son foyer lui donnaient, au contraire, plus d'ardeur à chérir les autres et à les rendre heureux. Sa vie s'était même augmentée d'un sourire : une petite fille, du nom de Marie, courait çà et là dans les pelouses et, suspendue au bras de sa mère, tendait un nouveau front aux baisers. Puis La Morvonnais se sentait grandir en pensée; les vers coulaient plus rapides sous sa plume. « Allons, je suis poëte, » disait-il. Ce fut vers ce temps-là qu'il se lia d'amitié avec Maurice de Guérin. Maurice avait accompagné son maître Lamennais à la Chênaie. Il s'était joint à ce groupe choisi de pures intelligences et de nobles cœurs, tous attirés par l'âme de feu du grand solitaire, ce persécuté qui avait fait trembler Rome et qu'on appelait *M. Féli*, tous poussés par l'irrésistible appétit de la nourriture de l'âme!

Parmi ces jeunes esprits, La Morvonnais et Guérin se trouvèrent attirés l'un vers l'autre. La sympathie est facilement expli-

cable entre deux âmes aussi exquises, songeuses et pourtant vaillamment préparées à la lutte; Hippolyte plus profond, Maurice plus doux, ils s'unirent pour ne se séparer plus.

Ils se lisaient leurs essais l'un à l'autre, s'encourageaient et juraient de s'entr'aider. Après la dispersion du groupe de la Chênaie, La Morvonnais offrit à Maurice de Guérin l'hospitalité de sa demeure du Val de l'Arguenon. Maurice de Guérin y trouva une famille et partagea cette existence heureuse que La Morvonnais s'était faite.

On peut deviner, d'après les lettres de Maurice, le journal de sa sœur et les lettres d'Hippolyte de La Morvonnais, combien ce coin de terre était fortuné. Là, dans cette douce *Thébaïde,* comme l'appelait Hippolyte, les deux amis trouvaient le repos. Ils causaient, ils discutaient, ils lisaient, ils allaient rêvant de côté et d'autre. Madame de la Morvonnais leur souriait et leur disait : « Courage! » Que

d'espoirs alors! que de rêves! Sans doute les tristesses de Maurice ou les craintes de La Morvonnais devaient se dresser parfois au milieu de cette félicité. Mais le bonheur présent donne tant d'assurance pour braver les désespoirs futurs. Hélas! un jour vint où Maurice quitta le Val; il dit adieu à madame *Hippolyte*, *cette âme aussi bonne que belle;* il embrassa pour la dernière fois « cette petite bouche de quinze mois qui disait si bien *monsieur Guérin* et donnait tant de grâce à ce pauvre nom, » et, escorté par les domestiques, Pierre et Suzon, précédé par le bon Tamerlan, le chien de La Morvonnais, « qui marchait si gaiement, » il jeta, des hauteurs de Créhen, un dernier regard sur le Val, et, quittant ses amis, il leur dit: « Au revoir! »

Pourquoi, lorsqu'on se sépare, ne pas toujours dire adieu?

La Morvonnais continua avec Maurice une correspondance assidue; il lui envoyait des articles que celui-ci lisait et portait aux

revues, à l'*Université Catholique*, à la *Revue Européenne*. Eugénie de Guérin écrivait de son côté à Marie de la Morvonnais. « Ah! disait Maurice, pourrais-je vous exprimer, mon cher Hippolyte, combien je suis heureux de voir se doubler les liens qui m'unissent à vous, et ma sœur trouver une sœur chez vous comme j'y ai trouvé un frère? » Sans doute le destin est jaloux du bonheur des hommes. Subitement, Madame de la Morvonnais mourut; une fièvre cérébrale l'emporta en deux jours, frappant au cœur La Morvonnais qui voyait brusquement toute sa joie se fondre!

« Mon doux ami, écrivait Maurice en apprenant la nouvelle, désormais notre *Thébaïde* est dans le Ciel! »

La Morvonnais se sentit mourir. On l'emmena à Mordreux, chez son beau-père. Désormais, sa vie était finie. Il voulait faire tailler un tombeau dans les rochers de la côte et garder là les cendres de Marie. Plus de gaieté, plus d'espérance. Mais ce mal-

heureux était père; il regarda sa fille et comprit son devoir. Il essaya de lutter, et l'on put croire qu'il oubliait. Parfois un sourire s'ébauchait sur ses lèvres décolorées, et l'on se disait tout bas que la douleur s'effaçait de cette âme; mais tout à coup, à l'ami qui le voyait se rattacher à la joie, aux fleurs, au soleil :

« —Tu ne pleures donc pas, disait-il, tu ne te souviens donc plus des bons jours d'il y a un an, avec Marie? »

Je m'en allai cherchant ma fontaine d'eau vive,
Mais elle était tarie, et ma grève plaintive
Ne me répondait plus que par des bruits de flots
Qu'on eût dit des sanglots mêlés à des sanglots.

C'est La Morvonnais qui parle ainsi. Il devait résumer ses rêves, ses pensées, ses amitiés et ses joies dans *la Thébaïde des Grèves*, un recueil qu'il avait baptisé du nom de ce val où il avait savouré doucement la plus pure des félicités. Il voulut faire passer toutes ses larmes, sa tristesse

résignée et son amour de l'humanité dans le poëme du *Vieux Paysan*. Sans aucun doute ce petit livre, qui tient dans la paume de la main, est celui qu'il préférait entre tous. L'homme aime mieux s'enivrer de ses larmes que chercher à évoquer les joies passées; la plus cruelle souffrance est de songer au temps où l'on ne souffrait pas. Je citerai une partie de la *Préface;* elle donne bien l'idée générale de l'œuvre.

« Au moment de jeter à tous les vents du ciel ce nouveau parfum que j'ai voulu prendre aux fleurs, aux aromes des solitudes, j'aime à me rappeler cette *famille des âmes* dont la Providence a entouré un pauvre poëte,—une croix qui chante et une âme qui souffre,—un cantique et des larmes. Hélas! les poëtes ont toujours été cela Ils chantent parce que Dieu le veut, et ils pleurent parce que les hommes les y contraignent; ils ne se reposeront que quand cette harmonie qui est en eux sera dans la société qu'ils aimeraient tant si elle voulait

être plus heureuse. Et, pour arriver là, elle n'a qu'à obéir avec plus d'intelligence à la voix d'amour en laquelle sont, au fond, toute la science et toute la vie. »

On voit que La Morvonnais se préoccupait davantage de la pensée et de l'idée que de la forme; il était poëte par le sentiment avant de l'être par les mots. « Nous avons, disait-il, entendu prétendre et soutenir que l'art et la poésie étaient une seule et même chose; alors nous demanderons comment il se fait qu'il y a des hommes qui sont artistes et qui ne sont pas poëtes. » Il entend que le nom de *poëte* a un triple sens et que le poëte véritable est à la fois un artiste, un poëte proprement dit et un moraliste; c'est-à-dire qu'il doit se préoccuper à la fois de la forme ou expression artistique, de l'âme ou expression poétique, et de l'idée ou expression morale. Mais La Morvonnais pensait que s'il fallait sacrifier quelqu'une de ces qualités aux deux autres, assurément ce n'était ni l'âme ni l'idée.

Les poëtes qui préfèrent une harmonieuse musique et une rime riche à un sentiment exprimé d'une façon touchante ne mettront pas La Morvonnais au premier rang. Peut-être *l'artiste* est-il inférieur chez l'auteur de *la Thébaïde*. Mais qu'importe (puisque nous sommes sur ce sujet) un manque de couleur, si le sentiment surnage dans un tableau? Les coloristes, je le sais, sont les privilégiés; mais j'ai une sympathie profonde pour ces maîtres qui placent l'expression avant toute chose et ne croient pas que la peinture, parce qu'elle s'adresse d'abord aux yeux, doive se borner à contenter la vue. Au surplus, il s'agit de poésie. Or, sans vouloir réduire le poëte au rôle utilitaire, il est bon cependant de lui demander qu'il traduise les sentiments et partage les besoins de son temps, et, tout en nous faisant oublier les maux de la vie, qu'il s'efforce d'y remédier.

Telle était du moins la conviction de La Morvonnais. C'est ainsi que, dans *le Vieux*

Paysan, au milieu de paysages superbes et de descriptions charmantes, se trouve encadré le spectacle de la lutte de la pauvreté et de la richesse,—en particulier de l'inégalité des conditions en matière de conscription,—et que le poëte résout la difficulté par l'amour. Singulière politique, dira-t-on, et qui fera sourire les hommes d'État. Mais quand il s'agit de consoler les petits et d'enseigner aux grands la bonté, la politique la meilleure est encore celle qui vient du cœur.

Celui qui n'aime pas comprend peu sans nul doute....

La Morvonnais flétrit avec une puissance rare la guerre et les maux qu'elle amène. Il prêche la concorde, l'amour de Dieu, et sans colère, après avoir montré la création entière adorant le Créateur, il montre l'homme oubliant le Dieu de son enfance :

Et nous, dès qu'à sept ans tombent nos dents de lait,
Nous ne le prions plus, cœurs ingrats que nous sommes.
Un Dieu méchant serait moins oublié des hommes!

Ce dernier vers décèle tout entière l'âme de La Morvonnais: un profond amour, une tristesse attendrie et une légère amertume. Il est malheureux, mais il ne saurait être méchant.

Son âme aimante embrasse dans une même affection les hommes et les choses. Il y a dans sa religion quelque chose de druidique, et volontiers dirait-il : *Mes frères les chênes*, comme saint François de Sales : *Mes sœurs les hirondelles.*

Nature, tu m'es douce avec tes pâturages!

C'est que la terre est la grande consolatrice, toujours ouverte à ceux qui viennent à elle, toujours souriante et réparant ses colères par des bienfaits :

La nature est ma mère et je lui conte tout ;
Je dépose en son sein ma peine et mon dégoût,
Et, dans ce même sein, je puise les eaux vives
Qui font chanter mon âme et verdoyer mes rives.

Au *Vieux Paysan* succéda *les Larmes de Madeleine*, un poëme assez vaste où, pour

la première fois, La Morvonnais essaye de chanter les séductions du monde, en même temps que les charmes pénétrants de la nature. Mais souvenez-vous de Brizeux célébrant les fièvres de Paris et les enivrements de l'Italie! Le mugissement de l'Océan arrivait plus facilement à son oreille que la voix des foules. Il en est de même de La Morvonnais. C'est un Breton, c'est un contemplateur. Sa vue est trop bornée au milieu de nos murailles. Il lui faut, pour bien voir, la pleine mer!...

Et d'ailleurs il devait se sentir mal à l'aise loin de ce coin de terre où il était né. Aussi quittait-il rarement le Val de l'Arguenon. Là où il avait aimé, il voulait vivre et mourir. Il allait s'asseoir sur la Roche-Alain et songeait à ceux qui n'étaient plus. Il vieillissait ainsi. Peu à peu, sur ce chemin de la vie où, à mesure que l'on avance, on marche de plus en plus seul, il voyait un ami tomber sur le revers du fossé... Sa santé s'affaiblissait...

« —Je suis bien près, écrivait-il, d'être vieux avant l'heure; mais celui qui porte en soi l'amour de la liberté est toujours jeune. La liberté, c'est la vie!... »

Ce fut au moins son dernier amour ou, pour mieux dire, l'amour de toute son existence. Il avait, selon ses forces, travaillé à la conquérir. Lorsque la révolution de 1848 arriva, celui qui, dit M. Émile de Girardin, « n'eût jamais trouvé de rang assez élevé pour lui si, dans le monde politique, les plus dignes occupaient le premier rang, » Hippolyte de La Morvonnais ne voulut accepter d'autre fonction que celle qu'il s'était imposée lui-même, de rendre meilleurs ceux qui l'entouraient. « —Nous qui sommes un paysan, disait-il, nous voulons parler comme il faut aux paysans! » Il les convertissait à la concorde, à la patience, à l'amour. Et, quand tout se fut écroulé de ce rêve d'une heure, il rentra dans son ombre, n'ayant plus de souvenirs que pour les vaincus.

Il était triste et bon. La douleur l'avait

torturé; mais, loin de se venger sur les hommes de l'injustice du sort, il se vengeait du sort en aimant et se faisant aimer... C'est lui qui peignait ainsi l'état de son âme dans ces vers adressés à Maurice de Guérin :

Tes paroles tombaient dans mon âme apaisée
Comme tombent, au soir, les gouttes de rosée
Dans les pacages morts où les troupeaux n'ont pas
Une touffe de joncs verdoyant sous leurs pas;
Le vanneau même a fui la plage désolée,
Quelque alouette, errant sur la terre pelée,
A peine chante encore, au retour du matin,
Et sous l'ardent soleil bientôt sa voix s'éteint.
Mais le ciel donne-t-il la pluie au marécage,
Alors tout reverdit; la joie est au bocage
Où chantent les tarins tant que dure le jour.
Le vanneau s'en revient et gémit à l'entour
De la hutte du pâtre où bientôt la fumée
Vient repeupler aussi la bruyère embaumée.
Le pâtre sur le seuil regarde ses troupeaux;
Il écoute l'abeille, et, voyant aux coteaux
Les moissonneurs pousser leur tâche longue et rude,
L'homme, s'agenouillant, bénit la solitude.

La grande qualité de La Morvonnais, c'est qu'il n'a jamais chanté que lorsqu'il avait quelque courageuse ou consolante pen-

sée à exprimer. Se souciant de ce qu'il avait à dire et non de la façon dont il le disait, il a parlé rarement, et, jusque dans ses balbutiements, on peut reconnaître une voix de poëte. Les ouvrages qu'il a laissés sont, comme sa vie, doux, humbles et aimables. Il suffit de les ouvrir pour les aimer. La Morvonnais, sans le vouloir, s'y est mis tout entier. Mais ce n'est pas une personnalité qu'on rencontre là, c'est un esprit et c'est un cœur. Je ne sais si ces poëmes eurent un succès bien grand lorsqu'il les publia. L'éclat du verre attirera toujours plus qu'un parfum. Mais à l'heure qu'il est, à présent qu'une meilleure partie du public me semble revenue des égarements d'autrefois, si on relit ces poëmes, parfois inexpérimentés et toujours charmants, le nombre sera grand de ces *Amis inconnus* auxquels La Morvonnais les avait dédiés.

Il vient toujours un moment où la justice se fait. D'ailleurs, La Morvonnais lui-même ne réclamerait pas contre l'oubli. Dans le

cœur de tous ceux qui l'ont connu, n'a-t-il pas laissé un souvenir et un souvenir bien vivant? Il y a bien près de quatorze ans que son modeste cercueil quittait le village du Bas-Champ-en-Pleudihen. Il descendait en bateau la Rance et devait s'arrêter au Val de l'Arguenon, ce Val chéri où Maurice de Guérin retrouvait le Cayla. Sur le rivage se pressait tout une population en larmes, tout une famille, pour ainsi dire. Hors de ce coin de terre, on parla peu de ces funérailles. Ce n'était ni un grand politique, ni un grand capitaine, ni un preneur de villes, ni un preneur de portefeuilles... « Ce n'était, comme disait alors la *Presse*, qu'un homme de bien qui venait de mourir [1]. »

[1] Le poëme du *Vieux Paysan* ne se trouve pas dans le volume que vient de publier M. Duquesnel. C'est un oubli regrettable. J'aurais voulu voir figurer aussi, à côté de la *Thébaïde des Grèves*, qui contient de si belles pièces, quelques-uns des articles littéraires que La Morvonnais écrivait en prose et qu'il écrivait si bien.

III

GEORGE FARCY

On peut sérieusement se demander ce que serait devenu Hippolyte de la Morvonnais si l'amour de Marie, qui était une partie de sa vie, ne lui eût point manqué ou si, plus ambitieux, il eût quitté les bords de l'Arguenon et tenté la fortune à Paris, dans son antre même. L'existence de George Farcy, qui fut moins longue et brusquement terminée par une balle, fait naître cette autre réflexion : Quel avenir était donc réservé à ce jeune homme? Le nom de Farcy,

bien ignoré de la génération actuelle, je le rencontrai pour la première fois dans un livre de M. Cousin, la traduction des *Lois* de Platon : « Il aima, dit M. Cousin, la philosophie et l'humanité. Que la patrie conserve son nom. » Plus tard, dans Antony Deschamps, le fier traducteur du Dante, je lus ces vers écrits au lendemain des journées de Juillet, les *glorieuses*, comme on disait alors :

Que ne suis-je couché dans un tombeau profond,
Percé, comme Farcy, d'une balle de plomb,
Lui dont l'âme était pure, et si pure la vie,
Sans troubles ni remords également suivie !

Mais où je devais apprendre à honorer Farcy, mieux que cela, à l'aimer, c'est en lisant une collection d'autographes que le hasard fit tomber entre mes mains et parmi lesquels je rencontrai plusieurs lettres maculées, jaunies et signées de lui. Je n'avais pas achevé la lecture de ces lettres que déjà Farcy n'était plus un inconnu ni un

indifférent, mais un ami. Qu'elles sont à la fois douces, et attristantes ces affections posthumes qui nous poussent à regarder comme des amis ou des frères, parmi la foule de ceux qui nous ont précédés, des hommes que nous n'avons point connus, que nous ne connaîtrons jamais!

Jean-George Farcy était né à Paris, le 20 novembre 1803, « d'une extraction honnête, mais fort obscure, » dit M. Sainte-Beuve. Orphelin dès son enfance, il fut élevé par sa grand'mère qui le mit d'abord dans une pension du faubourg Saint-Jacques, puis au collége de Louis-le-Grand. Il entra en 1819 à l'École Normale, d'où il sortit en 1822, lorsque l'institution fut dissoute par l'ordonnance de M. de Corbière. « Cette dissolution avait été, m'écrivait M. Géruzez, provoquée par les rapports d'agents subalternes qui avaient la confiance de l'évêque d'Hermopolis, alors ministre; elle fut décidée par l'explosion des applaudissements donnés au concours général au nom du fils

de Camille Jordan. George Farey avait été remarqué par la vivacité de ses transports. »

C'était l'heure où la lutte allait devenir décisive entre la jeunesse libérale et le pouvoir. Farcy avait puisé dans les traités de philosophie ancienne un amour profond de la liberté, un sentiment très-vif du droit et de la justice, le respect de la parole donnée, l'habitude de la gravité dans les affections. Farcy avait connu au collége un jeune homme de son âge, plus fougeux et emporté que lui, Mollière. Il l'aimait de toute son âme et, la main dans la main, ils se préparaient à entrer ensemble dans la vie. « Notre amitié, disait Farcy, nous accompagnera jusqu'au bout. »

Les événements de la vie allaient séparer en effet les deux amis, mais leurs cœurs devaient rester unis. Toute proportion gardée entre les hommes, cette amitié de George Farcy et de son cher Mollière me fait songer à la constante amitié de Montaigne et de La Boëtie, si constante qu'elle

a mérité d'être éternelle. Comme Étienne, Farcy gémissait de toute servitude; comme Étienne aussi, il mourut alors qu'il avait tout à attendre de sa jeunesse et de l'avenir. Mollière devait lui survivre; après s'être engagé comme volontaire dans l'expédition de Morée, il devait conquérir tous ses grades en Afrique et mourir général au moment de l'expédition de Rome. Ceux qui l'ont connu,—je songe à M. Bourgogne, aujourd'hui rédacteur en chef du *Phare de la Manche*, et qui m'a remis les lettres de Farcy,—le regrettent encore. C'est le général Mollière qui, dédaignant les discussions vulgaires, disait : « Il y a des gens auxquels on ne répond que des épaules; » ou encore : « On ne doit blesser un homme qu'avec du fer ou du plomb. »

Assurément, George Farcy songeait à Mollière lorsqu'il traçait ce tableau de la solide amitié :

« L'amitié digne de deux hommes est celle que produit une estime mutuelle née

de travaux ou de dangers communs; quand chacun d'eux a droit d'être fier de lui-même, et trouve dans son compagnon un témoin de son mérite qu'il admire à son tour. Si le succès vient après la peine, ils jouissent d'être beaux et bons aux yeux l'un de l'autre; ils aiment cette gloire qu'ils ont acquise ensemble et où chacun d'eux semble entrer dans la part de l'autre; ils s'estiment pour le courage, ils s'admirent pour le succès. Ils vivent unis dans une idée grande; pénétrés de la grandeur de leur but; ils s'excitent et ils s'aident mutuellement, prêts à se sacrifier tout ce qui peut arrêter leur marche. Ainsi ils sont amis : et c'est là l'amitié noble et grave et vraiment virile.—Ce n'est pas l'amour des plaisirs qui ont besoin d'être partagés pour être goûtés; ce n'est pas la faiblesse qui manque d'un appui et cherche à marcher côte à côte avec la force; ce n'est pas la sociabilité qui rapproche naturellement des hommes; ce n'est pas même nécessairement cet instinct

plus fort qui attire deux êtres l'un vers l'autre, lien puissant, mais quelquefois fatal; comme en amour, où l'homme est enchaîné et rougit souvent de sa chaîne. C'est un choix austère dans une vocation commune de travaux et de pensées; c'est le mariage de deux êtres qui s'unissent pour accomplir le travail de la vie. »

A son entrée dans la vie, Farcy se trouva en présence de la plus dure nécessité. Il était pauvre et il lui fallait gagner avec son pain celui de sa grand'mère; mais, courageux, il était décidé à donner l'assaut à la fortune. Non pas qu'il eût cette audace extrême des tempéraments profondément énergiques : il était doux; mais sa douceur, doublée d'une fermeté très-grande, tenait à la fois de la résignation moderne et de la robuste patience des stoïciens. M. Sainte-Beuve nous a laissé de lui un portrait peint de main de maître : « Une grande timidité, beaucoup de réserve, une sorte de sauvagerie, une douceur habituelle qu'interrompait parfois quelque chose

de nerveux, de pétulant, de fugitif; le commerce très-agréable et assez prompt, l'intimité très-difficile et jamais absolue; une répugnance marquée à vous entretenir de lui-même, de sa propre vie et de ses propres sensations;..... une ardeur inquiète déjà fatiguée.....; l'instinct voyageur à un haut degré; l'humeur libre, franche, indépendante, élancée, *un peu fauve*....; un front pudique comme celui d'une jeune fille, et d'abord rougissant aisément; l'adoration du beau, de l'honnête; l'indignation généreuse contre le mal; sa narine s'enflant alors et sa lèvre se relevant, pleine de dédain; puis un coup d'œil rapide et sûr, une parole droite et concise, un nerf philosophique très-perfectionné; tel nous apparaît Farcy au sortir de l'École Normale. »

Le portrait est parfait; M. Sainte-Beuve ne se contente pas de peindre, il anime, il évoque. Lui seul pouvait faire revivre ceux que j'ai essayé de remettre en lumière. Me pardonnera-t-il de placer ici un renseigne-

ment qu'il m'a donné de vive voix. « Je vois encore Farcy, me disait-il dernièrement. Dans un salon où je me trouvais avec lui, on présenta un jour un tout jeune homme, de tournure élégante, à qui l'on demanda de réciter quelque pièce de vers. Le jeune homme obéit, et, quand il eut achevé, Farcy l'applaudit avec une chaleur extrême. C'était Alfred de Musset qui venait de dire *Portia*. Farcy regardait cette poésie comme un chef-d'œuvre et ce jeune homme comme un maître. »

Dans son livre intitulé *la Vallée aux Loups*, Henri de Latouche, l'auteur de *Fragoletta*, a caractérisé Farcy en deux lignes : « A sa taille mince, dit-il, à des favoris d'un blond vif, on l'eût pris pour un Écossais. » — « Ce trait est saisi d'après nature, ajoute M. Sainte-Beuve ; il peint tout Farcy au physique et au moral, il résume les plus minutieuses descriptions qu'on pourrait faire de lui : Écossais de physionomie et aussi de philosophie, c'est juste cela. » Un des

points les plus curieux de la psychologie est, en effet, celui qui nous montre certains esprits rangés dans une certaine race et même dérivant, si l'on peut dire, d'une certaine époque. Tel, en effet, étant né en France, est positivement un Allemand et un Allemand du siècle passé ou du XVIe siècle, tel autre un Espagnol, tel autre un Italien.

Quel Linnée classera les esprits par familles et qui donc tracera, pour ainsi dire, le tableau chronologique des intelligences? Farcy était si bien un Écossais que nous le voyons publier, en 1825, la traduction du troisième volume des *Elements of the philosophy of the human mind,* de Dugald Stewart, presque au moment où Jouffroy traduisait les *Outlines of moral philosophy*. M. Victor Cousin, que Farcy appelait son maître et son ami, l'avait en cela aidé de ses conseils. Farcy, en ce même temps, envoyait au *Globe* des articles littéraires, et Royer-Collard disait tout haut que l'auteur de

l'article sur Mirabeau était un écrivain de race. Mais il fallait vivre. Le philosophe, qui cultivait aussi la Muse à ses heures perdues, devint précepteur dans une famille russe, puis il donna des leçons de philosophie « moyennant mille écus par an, dit-il, pour trois leçons par semaine. »

Ce n'était pas la fortune, mais c'était le pain assuré. L'année suivante (1826), délivré de bien des soucis matériels, il partait pour l'Italie, le cœur battant bien fort, avide de contempler enfin un pays si souvent rêvé! Farcy était de ces esprits qui ne rencontrent guère de déceptions en voyage, surtout lorsqu'à chaque pas se dressent devant eux des souvenirs. Il voyage, non pour admirer le côté plastique des choses, mais pour s'enivrer de poésie, de solitude et de silence. Ce qui lui plaît, dans Rome, par exemple, c'est l'ombre et la paix; ce qu'il admire, ce n'est pas la pompe éclatante de l'Église, c'est la sombre et douloureuse poésie du passé, muette pour ceux qui ne

l'entendent pas. « Décidément, écrit-il, je ne suis pas fort émerveillé de Saint-Pierre, ni du Pape, ni des cardinaux, ni des cérémonies de la semaine sainte, celle de la bénédiction de Pâques exceptée... » Six ans plus tard, Lamennais aspirait à sortir de ce grand tombeau où l'on ne trouve plus que des vers et des ossements.... Eh bien! c'était *ce tombeau* qui parlait surtout à l'âme dolente de Farcy.

Il parcourt toute l'Italie; il va à Naples, puis à Florence, où il adresse à M. de Lamartine une épître où il vante avec harmonie les vers du poëte :

Ces chants où le cœur amoureux,
Unissant dans son culte et la terre et les cieux,
Dans les traits ravissants de la beauté qu'il aime
Adorait un reflet de la beauté suprême....

Le poëte des *Méditations* l'encouragea dans ses essais poétiques. Farcy se préparait à passer en Grèce, lorsque, ses ressources s'épuisant, il est forcé de revenir à

Paris. Il écrivait de Marseille à Mollière, le 15 mars 1827 :

« Je sors, mon ami, de chez MM. Prassacaché, où j'ai trouvé l'excellent M. Jean qui m'a montré une lettre de toi.... Ainsi, te voilà bien portant à Scio; puisses-tu rester sain et sauf jusqu'au bout! Dans quelques jours, je verrai sans doute ta mère; nous parlerons de toi, jusqu'à ce qu'elle puisse te revoir. Il y a plus d'un an que je t'ai écrit, et tu es réduit à demander de mes nouvelles à un étranger. Si tu as pu t'imaginer que je t'oubliais parce que tu ne recevais rien de moi.... Mais je ne veux pas même penser que tu l'as pu. Tu sais que mes affections n'ont jamais été nombreuses, que je n'ai connu ni mon père ni ma mère, que je suis lié au reste de ma famille sans que rien de bien entraînant me ramène près d'eux ou me les rappelle vivants. Juge si je suis disposé à effacer de mon cœur la seule personne avec qui j'aie pu vivre en toute confiance et amitié. Je ne saurais te dire

combien tu m'as encore manqué davantage dans ce premier essai de la vie indépendante que je viens de faire; quand je me suis trouvé côte à côte avec tant de gens avides si ce sont des inférieurs, dédaigneux s'ils peuvent se croire au-dessus des autres, avec tant de têtes vides, de sots et d'ennuyés qui composent la grande majorité du peuple voyageur : quand j'ai pu voir tant de belles choses sans avoir à côté de moi, comme par le passé, quelqu'un qui partage mes plaisirs; quand j'ai senti languir ma curiosité et mon admiration faute d'un compagnon qui m'aimât et qui s'émût avec moi. J'ai fait une épreuve de plus dans ma vie, et je reviens mécontent et honteux de moi. J'ai voulu travailler, j'ai commencé : mais la maudite paresse m'a traîné tout cet hiver à Naples, vivant avec de pitoyables sujets, Anglais ou Français, tous de même trempe et colportant partout mon ennui. J'y ai reperdu mes forces que le travail et quelques mois d'une vie sage et réglée m'avaient

pleinement rendues : je rentre tel que j'étais parti, avec l'idée vraiment accablante pour moi de n'être qu'une espèce d'homme manqué, trop pauvre, trop plébéien, trop fantasque, trop orgueilleux pour pouvoir vivre aisément dans le monde, et sans assez de courage et de talent pour faire estimer mon nom, quand je ne puis espérer de bien placer ma personne. Tu verras par les papiers que je joins à cette lettre que je me suis enfin essayé à faire des vers. Je n'en ai qu'une dizaine de pièces. Peut-être réussirais-je, mais il me faut un travail long et pénible : si tu avais été à côté de moi et que tu te fusses décidé à travailler toi-même, je ne doute guère que l'exemple et la compagnie ne m'eussent soutenu. Mais aurai-je jamais la grande conception poétique? suis-je capable de créer, d'animer des personnages, de rendre le pittoresque de ce que je vois? puis-je faire un poëme qui ait de l'originalité, ou un drame vraiment tragique? je n'en sais rien, je n'en

crois rien. Cette malheureuse forme philosophique qui s'est imprimée dans mon esprit s'en est emparée exclusivement. Je pourrai tout au plus écrire en vers des traités de morale. Je pourrai, j'en suis convaincu, arriver à une sorte de réputation (j'en vois tant qu'on cite et que je dédaigne), mais pour cela il faudra labourer péniblement, tout en composant des choses seulement assez bonnes et dans un temps où le talent est si commun, je ne sais pas en vérité si c'est la peine de se mettre à l'œuvre. Mais aussi quelle idée à moi de commencer à vingt-sept ans à faire des vers! Autant vaudrait faire l'amour à soixante. Ce qui m'irrite, c'est de me sentir pour la poésie tout justement les mêmes dispositions que pour la philosophie, que pour l'histoire ou la critique littéraire, sans penchant exclusif pour rien. Ce qui me dégoûte d'autre part, c'est d'entreprendre tout cela comme un métier; la paresse et l'inhabitude sont là qui m'arrêtent à chaque instant. Et cepen-

dant je sens bien qu'il n'y a que la constance qui puisse me rapporter quelque fruit, et que pour moi mon génie, de quelque taille qu'il soit, ne sera jamais qu'une longue patience. Joins à tout cela une ambition extrême d'être quelque chose dans le monde, parce que je me mets dans l'idée qu'une place quelconque qui me forcerait à travailler serait ce qui me conviendrait le mieux. Mais pour y arriver, il faut un nom et de la fortune, de sorte que je tourne et tournerai sans doute toute ma vie dans un cercle vicieux [1]. »

Cette lettre valait d'être lue dans son entier. Elle peint bien, à mon avis, l'état inquiet de George Farcy. Malheur à ceux qui naissent dans des temps de transition! Dépaysés, pour ainsi dire, au milieu des mœurs courantes, ils n'ont d'autre refuge

1 J'ai cité cette lettre, avec quelques autres, dans un article que j'ai publié dans la *Revue française* sur la correspondance de George Farcy. Cet article se trouve complété ici.

que leur propre pensée. S'ils sont riches, la fortune les console ; mais si, aux préoccupations morales, se joignent les soucis matériels, le supplice est double. C'est là une page arrachée non pas au roman, mais à l'histoire d'un jeune homme pauvre. Il faut qu'il *arrive :* la dure nécessité est là. Elle le pousse et le talonne, et lui, habitué à ne regarder jusqu'alors les lettres que comme une distraction intelligente, rencon-
e un métier où il n'avait cherché qu'une
ance. Il se tourne et se retourne aussitôt, inquiet, décontenancé, hésitant entre les diverses routes qui s'ouvrent devant lui et le sollicitent. Il ne peut se livrer à un de ses goûts favoris qu'en en sacrifiant un autre. Et d'ailleurs est-il bien sûr que ce goût-là durera en lui ? Est-ce un sérieux amour ? N'est-ce point seulement un caprice ? Il s'interroge, il attend, et le temps passe et l'inaction suit de bien près ces irrésolutions. S'il n'a pas auprès de lui, pour le pousser, pour lui jeter de temps à

autre le cri des Américains : *Go ahead !* cet ami sincère et dévoué que demande Farcy, c'en est fait, il est perdu. Tous n'ont pas, vraiment, comme Farcy, cette soif de parvenir qui triomphe des tâtonnements. Tous n'ont pas le courage d'aller chercher ailleurs ce qu'ils ne trouvent pas dans leur patrie.

Lui, après avoir essayé, cherché, tenté, se voyant seul, portes fermées, emplois obstrués, trancha dans le vif et se prépara à passer en Amérique en compagnie d'un certain Jacques Coste, entrepreneur de journaux, qu'il avait rencontré à Naples. Jacques Coste avait dessein d'aller au Brésil refaire sa fortune.... Farcy, qui ne pouvait se décider à *subsister dans le monde avec le sot titre d'homme de lettres*, résolut de le suivre à tout hasard.

« Si je ne réussis pas à m'enrichir, disait-il, j'aurai au moins vu un pays nouveau, et en m'enfonçant dans les terres inconnues, loin de tout secours de ma famille, force

me sera bien de travailler des deux pieds et des deux mains pour me mettre en position. »

Deux ans après, Farcy revint, toute espérance de richesse détruite, désanchanté et un peu meurtri. On ne tombe pas impunément du haut d'un songe, et il avait rêvé la fortune, ce marche-pied de la gloire. Pourtant on ne l'entendit jamais gémir. « Ne nous plaignons pas de notre destinée, disait-il. *Qui se fait plaindre se fait mépriser* [1]. » Il était fier ; le malheur, en arrondissant les angles de son caractère, en

[1] Je tiens à mettre sous les yeux du lecteur les lignes suivantes, que m'adressait un écrivain d'un rare talent, un professeur aimé de tous ceux qui l'ont connu et un profond honnête homme, M. Géruzez : « Je suis charmé que vous rappeliez l'attention publique sur cet ami si distingué, si regrettable, qui promettait un écrivain de premier ordre, un philosophe sincère et un citoyen dévoué. J'ai vécu dans son intimité non-seulement à l'école, mais, à son retour du Brésil ; je l'ai connu *intus et in cute*, et c'est pour l'avoir si bien connu que je ne cesse pas de le regretter. »

effaçant peu à peu certains moments d'irritation nerveuse qui l'agitaient auparavant, l'avait assoupli à toutes les exigences de la vie, ou plutôt sa philosophie lui enseignait le moyen de s'affranchir des liens misérables.

De retour en France, il espérait rentrer dans l'Université. Il comptait sur une chaire à l'École normale : on lui en donnait l'espérance; mais le revirement ministériel, sous M. de Vatimesnil, lui enleva cette ressource. Un maître de pension de Fontenay-aux-Roses, M. Morin, lui offrit une place de professeur de philosophie dans son institution. Farcy accepta.

« Je fais de la philosophie au rabais, écrivait-il à Mollière ; dis-moi ce que tu penses de la vie. Je voudrais m'appeler *de*, avoir des forces, de la beauté et seulement 20,000 livres de rentes ; je crois que le problème s'éclaircirait fort pour moi. O amours, ô chevaux fougueux, ô Italie !... »

Cette lettre, plus gaie que les autres,

écrite le mardi de Pâques (avril 1830), est datée d'Aulnay (par Antony). Farcy habitait, en effet, à Aulnay, une petite maison remplie de livres aimés et où venaient trop rarement le visiter ses amis. Là, seul, non loin des bois, ces conseillers des rêveurs, dans cette retraite chérie, il se laissait aller à songer, à oublier ses déceptions ou ses chagrins, à évoquer les fantômes de ses espérances. Il lisait un peu; il pensait beaucoup. « J'aime mieux forger mon âme que la meubler, » disait-il avec Montaigne. Son âme s'épurait dans cette solitude aimée. Son esprit s'élevait; il semblait, comme poussé par un pressentiment, déjà vouloir atteindre *là-haut*.

Ce fut dans cette paix profonde, dans ce laborieux et robuste recueillement que vint le surprendre la nouvelle des fameuses ordonnances. Le mardi, au matin, il était instruit de ce qui se passait, et tout aussitôt il quittait Fontenay en compagnie de M. E. J. Delécluze. « Le ministère, disait

Farcy en traversant la plaine à grands pas, sera responsable du sang versé! »

Arrivé à l'Observatoire, il quitte M. Delécluze et se rend chez M. Colin, le peintre célèbre qui demeurait rue d'Enfer. M. Colin était sorti. Farcy demande à madame Colin des armes. « Et pourquoi faire? —On se bat; je dois me battre. »

Il prend dans le cabinet de son ami des pistolets, un fusil et un sabre. Madame Colin s'efforce en vain de l'arrêter. « Eh! qui se dévouera, madame, s'écrie-t-il, si nous ne bougeons pas; nous qui n'avons ni femme ni enfants? »

M. Sainte-Beuve a raconté avec détails ces dernières journées de Farcy. Le mercredi, le jeune homme court des bureaux du *Globe* à la maison de santé du docteur Pinel, à Chaillot. C'était là que M. Dubois, le rédacteur en chef du journal était détenu. Au moment de rentrer dans Paris, Farcy trouve les Champs-Élysées occupés par les troupes royales. Il revient sur ses pas et regagne la

chambre de M. Dubois, où il passe la nuit.

Le jeudi matin, au point du jour, il sort de nouveau, accompagné du regretté M. Charles Magnin. Ils se dirigent vers le Louvre par le faubourg Saint-Honoré. « Pourvu que cette émeute, disait Farcy, soit une révolution. Mais pour faire une révolution, il faut des chefs. Où sont-ils ? »

Ils rencontrèrent quelques blessés, des morts et des mourants qu'on emportait. La vue de ces victimes enflamma Farcy, qui s'arrêta brusquement au coin de la rue Dauphine et dit à Charles Magnin : « Il faut aussi que je me batte ! J'ai laissé mon fusil à deux pas d'ici, je vais le chercher. Au revoir, ou adieu ! » M. Géruzez veut encore le retenir. « Laissez-moi, dit-il, voici des événements dont plus que personne nous profiterons ; c'est donc à nous d'y aider ! »

On attaquait le Louvre en ce moment, et les Suisses, postés sur les balcons du palais, faisaient sur les assaillants un feu plongeant très-meurtrier. Farcy allait en tête. Il dé-

bouchait à peine de la rue Saint-Nicaise, qu'une balle le frappe dans la poitrine et le renverse aux pieds de M. Littré, son ami, qui marchait à ses côtés. Sur les ordres de M. Littré, Farcy est transporté non loin de là chez un marchand de vin. Un chirurgien, promptement accouru déclare bientôt que la blessure est mortelle. « Ne voulez-vous pas, demande alors le médecin, faire appeler quelque parent? — Non, dit Farcy ; personne. » On insiste. Farcy nomme alors Mollière, de qui il disait un jour « qu'il aimerait mieux une mauvaise tente avec lui qu'un palais avec un autre. » On n'arriva pas à temps pour le prévenir.

Moins d'une heure après Farcy expirait ; mais, comme ces Spartiates mortellement frappés qui songeaient non à leur malheur, mais aux dangers de la patrie, il eut encore la force de demander si le peuple était vainqueur. Il mourut confiant, heureux et se disant sans doute que le jour de sa mort serait le jour de l'avénement de la liberté.

Hélas! la liberté n'arrive pas ainsi, et lorsqu'on l'a conquise au prix de son sang, cependant encore elle vous échappe et s'enfuit. Ce que Farcy prenait pour une aurore n'était qu'un éclair passager, et la nuit devait encore nous envelopper de son ombre... Il avait raison de mourir.

IV

CHARLES DOVALLE

La légende vient, en toutes choses, se placer à côté de l'histoire. Ce nom de George Farcy, qui avait jeté un certain éclat, n'était déjà plus vivant que dans la mémoire d'un petit nombre d'amis, fidèles à un souvenir, et le peuple, lisant ce nom sur une inscription de marbre placée près de l'hôtel de Nantes, à l'angle de rue où le jeune homme était tombé, se répétait que c'était là qu'était mort un *élève de l'École Polytechnique*.

Cependant des amis réunissaient dans un livre que publia M. Hachette, le 29 juillet 1831, les *Reliquiæ* de George Farcy. C'est un petit volume de deux cents pages, et pourtant on y retrouve tout entiers et sous toutes leurs faces l'âme antique et l'esprit généreux de Farcy [1].

[1] J'écrirais un très-amusant article sur mon voyage à travers les bibliothèques, à la recherche des *Reliquiæ*. Il ne m'a pas été facile de lire les fragments de Farcy; la bibliothèque Mazarine ne les possède pas; à l'Arsenal, on se souvenait de les avoir vus, il y a longtemps, mais le livre *a dû être volé*. M. Alfred des Essarts interrogea le catalogue de la bibliothèque Sainte-Geneviève et ne trouva en fait de Farcy qu'un Farcy qui vivait au XVI[e] siècle et écrivait en latin sur l'architecture. J'étais désespéré. A la bibliothèque de l'Institut, mêmes recherches, mêmes résultats. J'écrivis à M. Sainte-Beuve. M. Sainte-Beuve ne possédait plus Farcy dans sa bibliothèque. Il me renvoya à M. Géruzez qui voulut bien m'offrir son volume au moment même où M. Hachette m'en adressait un exemplaire, miraculeusement retrouvé au fond de son magasin!.... Je tiens, à ce propos, à remercier M. Rathery de la bienveillance qu'il a mise à rassembler pour moi les volumes de La Morvonnais, dispersés dans les rayons de la rue Richelieu. Sans lui, je crois, je ne les aurais

Farcy était surtout un philosophe et un politique; mais à la fois poëte et critique de premier ordre, il était aussi romancier. Les études sur Benjamin Constant, sur Louis XIV, sur Lamartine, méritent de rester. Je pourrais citer une pièce de vers, *Albion*, où, pour maudire l'Angleterre, il trouve des accents dignes des *Iambes*. En fait de romans, il a laissé plusieurs esquisses d'une touche délicate et fine qui annonçaient comme un nouveau Bernardin de Saint-Pierre. Où est-elle cette suavité de pinceau que connaissait si bien l'art antique? Des *études* brutalement brossées la remplacent aujourd'hui, et nous couvrons de couleurs crues notre palette qui suffisait si pleinement autrefois aux teintes pures et délicates. George Farcy s'était imprégné d'antiquité. Je me le figure sem-

pu lire, et, voyez comme le sort s'acharne après les malheureux, l'unique exemplaire du *Vieux Paysan* que possède la Bibliothèque, il était là depuis vingt ans, et *personne ne l'avait coupé!*

blable à ces fiers éphèbes qui savaient à la fois combattre sous Périclès et s'instruire sous Platon. Ce nom même du divin philosophe ne vient pas au hasard sous ma plume. Farcy s'était nourri de sa moelle divine, et dans la philosophie du disciple semble passer comme le souffle du maître. Farcy est indulgent, et pourtant il sait s'irriter devant la sottise et la vanité. « Que de gens, s'écrie-t-il, on rencontre dans le monde, d'une figure sans caractère, d'un caractère qui ne dément pas leur figure, assez à l'aise du côté de la fortune pour n'avoir besoin de personne, assez égoïstes pour ne penser qu'à eux; toujours prêts pour un bon mot, une partie de cartes, une complaisance pour les dames; amusants et commodes en ce qu'ils cherchent le plaisir et qu'on n'aura jamais avec eux d'affaires d'intérêt; d'une galanterie officieuse et empressée, tout incapables qu'ils sont d'amour; ne faisant jamais sentir par leur réserve ou leur orgueil que leur moi est là!... »

On sent que ces frivoles esprits convenaient peu à ce grave jeune homme qui excuse tout, sauf la médiocrité triomphante. Ses pensées ont quelquefois une précision superbe. Il a défini la liberté en une ligne :

Être libre, c'est vouloir le bien et pouvoir le faire.

Certes, la politique, voilà le but où Farcy eût aspiré. Il est permis de croire que, le lendemain de 1830, il eût été de ceux que le pays eût appelés à son aide. Jeux cruels de la destinée! Au moment où ses rêves de liberté se réalisaient, où ses tristesses allaient s'éteindre sans doute et ses aspirations se fixer, où il allait épouser peut-être la sœur de Mollière qu'il aimait, à l'heure où toute épreuve semblait terminée, une balle le jette sanglant sur le pavé

C'est le destin, dirait un fataliste, et,— voyez les railleries du sort,—parmi ceux qui accompagnèrent Farcy jusqu'à son tombeau, se trouvait un jeune homme de vingt-

trois ans qui devait aussi tomber de même quelques mois plus tard.

Celui-ci s'appelait Charles Dovalle, et le bruit devait être grand sur sa tombe. En ce temps-là, on s'occupait assez des nobles choses de la poésie pour n'oublier pas un poëte qui venait de mourir. Charles Dovalle était né dans l'Anjou, le 23 juin 1807, à Montreuil-Bellay, une petite ville coquette et charmante, avec de grands bois, de claires fontaines et de blanches maisons aux toits d'ardoise. *Le joli endroit pour naître!* Comme il devait mourir avant le temps, Charles Dovalle naquit avant terme; il fut chétif et l'on eut grand'peur de le perdre. Mais, dans un corps frêle, il avait une âme ardente. Élevé au collége de Saumur, Dovalle, après des succès brillants, se rendit à Poitiers où il devait étudier le droit. Où a-t-on vu que les poëtes soient faits pour compulser des dossiers de procédure et les oiseaux pour conduire la charrue? Théocrite et Virgile semblaient à Dovalle préfé-

rables à Cujas ou Bartholle, et son livre de chevet, ce n'était pas les *Institutes* de Justinien, mais sans doute quelque poëte de l'amour, Tibulle, Ovide ou Catulle!

Et vraiment Dovalle commençait déjà à faire des vers charmants. On avait, à Saumur, créé pour lui un prix spécial de poésie française, et voici que le *Mercure* de 1827 accueillait avec un infini plaisir les vers que lui envoyait *mademoiselle Pauline A...*, des vers doux et purs, de jolis vers, semi-spirituels, semi-attendris, et personne ne savai que, de son vrai nom, mademoiselle Pauline A... s'appelait Charles Dovalle. Il envoya, un jour, une chanson à Béranger, une chanson toute pleine de ce vent de liberté qui soufflait décidément beaucoup alors :

> ....Moi qui suis dans l'âge des chimères,
> Ah ! laissez moi rêver la liberté !

Béranger prit la plume et répondit très-finement, très-gentiment : « Je vous engage à entremêler vos copies de jugements d'actes

aussi agréables que celui dont communication vient de m'être faite. C'est ainsi que Collé, votre devancier, en usait chez le procureur, et vous savez, monsieur, que Collé était un grand clerc dans notre bazoche. »

Mais Dovalle se promettait bien d'être encore un plus grand clerc que Collé. Il quitta bientôt Poitiers et partit pour Paris. Ce n'était pas la Faculté de Droit qui l'attirait, à coup sûr, mais le prestige et l'éclat de la grande ville.

Il éprouvait une soif ardente de s'abreuver à la source de toute inspiration et de toute flamme. Puis, ce Paris, c'était la lutte, le combat glorieux, les grands efforts et la victoire! car l'apothéose ne manque jamais aux rêves de vingt ans. C'est le moment des dénoûments heureux; tout s'irise, tout se dore; on épuise l'azur, on tarit le bonheur.

Quelle ivresse! Prendre sa place au milieu de ces élus dont les noms éblouissaient déjà, Victor Hugo, de Vigny, Lamartine!

Dovalle fut heureux. Dès l'abord, la renommée ne se montra pas sévère. On accueillit à cœur ouvert ce talent doux et pur, plein de fraîcheur et d'exquise délicatesse.

Écoutez ces vers charmants, *la Campagne après une pluie d'été*. Ce fut par eux qu'il débuta.

De l'eau qui tombe goutte à goutte,
Chrysa, je n'entends plus le bruit :
Le ciel est clair, l'ouragan fuit,
L'oiseau joue au bord de la route.

Entre les sentiers tortueux,
Sous les verts buissons d'aubépine,
Parmi les touffes d'églantine,
Chrysa, veux-tu venir, tous deux ?

Les papillons du crépuscule
De nouveau brillent étalés ;
Sous le vent la prairie ondule,
La caille chante dans les blés....

De telles pièces ne laissaient pas que d'être remarquées. On les recherchait même

avec un vif empressement, et Dovalle pouvait compter sur cette *gloire argent comptant* dont Alphonse Rabbe parlait si souvent avec amertume. Plusieurs journaux ouvrirent leurs colonnes au jeune poëte, mais il dut payer au journalisme le tribut obligé et écrire des articles en prose. On les retrouverait dans l'*Écho des Salons* et dans le *Figaro* de ce temps-là! Ce fut sa perte.

Le journalisme amène quotidiennement sous la plume des questions délicates et s'attaque à plus d'un amour-propre. Il faut être tout à fait bon ou tout à fait habile pour y passer sans querelle mauvaise. Involontairement, dans ce travail où la personnalité est de rigueur, on s'expose à blesser plus d'une susceptibilité, à entamer plus d'un épiderme. Ainsi fit Dovalle, sans le vouloir sans doute et par cette seule raison terrible qu'il avait quelque page blanche à remplir... M. Mira, le fils de l'excellent comédien Brunet, qui a légué au

théâtre le type de *Jocrisse*, se trouva offensé par une boutade du journaliste. Il était facile d'arranger l'affaire; mais M. Mira, irrité par un mot mordant écrit dans un moment d'humeur, se montra trop exigeant dans les excuses qu'il demandait. Dovalle déclara qu'il préférait se battre.

Ceci se passait le 29 novembre 1830, quatre mois jour pour jour après la mort de Farcy. Le duel était décidé. Le lendemain matin, on part... Dovalle songeait à son enfance, écoulée au pied des ruines, dans son riant pays de Maine-et-Loire; il songeait à ses parents qu'il avait laissés là-bas, à tous les rêves qu'il avait rêvés, à toutes les espérances qu'il avait conçues, à toutes les chimères qu'il avait adorées...

Je rêve de douces chimères
Que l'avenir ne verra pas !...

Pendant que les témoins chargeaient les pistolets, il se retira à l'écart et écrivit les derniers vers d'un adieu à sa famille... On

les retrouva sur lui, troués par la balle...

Brillant d'un nheur ineffable
Pour moi co ençait l'avenir,
Et ma jeunesse était semblable
A la fleur qui vient de s'ouvrir.

M. Mira avait eu la main malheureuse... Le blessé fut transporté chez un bûcheron, et là, couché sur la paille, il fut soigné, mais vainement. L'agonie dura longtemps, —douze heures. On eût dit que cette pauvre âme ne voulait pas quitter ce corps meurtri et que cette voix ne voulait pas s'éteindre, qui avait tant, et de si nobles, et de si douces choses à chanter!...

« Mais depuis la mort de Dovalle, dit M. Jules Janin [1], rien ne réussit à M. Mira. Il passait dans la rue, et, bien que le combat eût été loyal en toutes choses, à peine si ses amis lui tendaient une main dédaigneuse. Il avait une place, il la perdit; une fortune, il perdit sa fortune et il ne fit plus

[1] *Histoire de la littérature dramatique,* t. I, p. 74.

que mener une vie errante et vagabonde, vivant à grand'peine et entraînant dans sa misère une jeune femme, aimée et honorée de tous. Enfin, il est mort obscurément, et chacun disait : *Pauvre Dovalle!* Il n'est pas bon d'avoir ses mains tachées de sang; il n'est pas bon d'entendre sans cesse, à son oreille déchirée, le râle d'un malheureux qu'on aura tué, pour un coup d'œil, pour un rien! »

Les poésies de Charles Dovalle furent pieusement réunies après sa mort, sous ce titre : *le Sylphe*. Il s'était, en un petit chef-d'œuvre, personnifié dans ce capricieux lutin qui s'enivre du parfum des fleurs et se nourrit d'un rayon de soleil :

> Oh! respectez mes jeux et ma faiblesse,
> Vous qui savez le secret de mon cœur!
> Oh! laissez-moi, pour unique richesse,
> De l'eau dans une fleur;
> L'air frais du soir, au bois une humble couche,
> Un arbre vert pour me garder du jour....
> Le sylphe après ne voudra qu'une bouche
> Pour y mourir d'amour!

Cette note amoureuse est bien celle de Dovalle, émue et voluptueusement souffrante, mais avec je ne sais quel rayonnement purifiant une telle flamme.

Une femme! Jamais une bouche de femme
N'a soufflé sur mon front, ne m'a baisé d'amour!
Jamais je n'ai senti sous deux lèvres de flamme,
Mes deux yeux se fermer et s'ouvrir tour à tour!
Et jamais un bras nu, jamais deux mains croisées,
Comme un double lien autour de moi passées,
N'ont attiré mon corps vers un bien inconnu!
Jamais un œil de femme au mien n'a répondu!
Une femme! une femme! Oh! qui pourra me dire
Si jamais une femme, avec son doux sourire,
Avec son sein qui bat, et qui fait palpiter,
Avec sa douce voix qu'il est doux d'écouter;
Si jamais une femme aimable et prévenante,
Amie, aux mauvais jours; aux jours heureux, amante;
Si cet ange du ciel un jour me sourira!
Si sa main à ma main quelquefois répondra!
Je suis jeune, et pourtant la gaîté m'est ravie,
Et pourtant sans plaisir je dépense la vie;
Et, souvent, quand, pour moi, les heures de la nuit
S'écoulent sans sommeil, sans songes et sans bruit,
Il passe dans mon cœur de brûlantes pensées,
D'invincibles désirs, des fougues insensées...
Je ne respire plus! C'est alors que ma voix

Murmure un nom tout bas... C'est alors que je vois
M'apparaître à demi, jeune, voluptueuse,
Sur ma couche penchée, une femme amoureuse,
Une image de femme, une femme... Oh ! pourquoi,
Quand mes bras étendus vont l'attirer à moi,
Fuit-elle tout d'un coup ainsi qu'une ombre vaine ?
Sur sa trace parfois le délire m'entraîne :
Je m'élance, j'appelle... Au silence profond,
A l'ombre où je m'égare, à l'air qui m'environne,
Au sommeil qui me fuit, au lit que j'abandonne,
Je demande une femme—et rien ne me répond !
Rien ! rien autour de moi ! Comme arraché d'un songe,
Je m'arrête soudain... Je m'étonne, je songe
Que je suis seul, tout seul!... tout seul!... Et j'ai vingt ans!

Plus d'une fois Dovalle se rapproche ainsi de l'ardente, intime et profonde poésie qui dicta des chants si poignants à *Joseph Delorme*. O désespoirs, ô doutes que nous ne connaissons pas, fécondes amertumes, luttes où se retrempaient les esprits, rêves généreux, espérances sans cesse déçues, sans cesse renaissantes, adoration du beau, épanouissement de la poésie, c'est donc dans le passé qu'il faut toujours vous rencontrer?

M, Victor Hugo, qui écrivit la préface des œuvres posthumes de Dovalle, a caractérisé ainsi son talent : « Une poésie toute jeune, enfantine parfois ; tantôt les désirs de Chérubin, tantôt une sorte de nonchalance créole, un vers à gracieuse allure, trop peu métrique, trop peu rhythmique, il est vrai, mais toujours plein d'harmonie, toujours plus naturel que musical ; la joie, la volupté, l'amour ; la femme surtout, la femme divinisée, la femme faite muse ; et puis partout des fleurs, des fêtes, le printemps, le matin, la jeunesse : voilà ce qu'on trouve dans ce portefeuille d'élégies déchiré par une balle de pistolet. » La *nonchalance créole* est un trait parfaitement saisi, mais M. Victor Hugo n'a pas assez marqué un côté selon moi distinctif des poésies de Dovalle, c'est son amour profond et sa compréhension singulière de la nature. Amour qui n'a rien du panthéisme de La Morvonnais et de Maurice de Guérin, amour d'artiste, de peintre, d'observateur, presque de naturaliste. Do-

valle s'occupe moins à interroger Cybèle endormie qu'à la contempler dans son sommeil. Pour Guérin, la nature a des voix, pour Dovalle des voluptés. L'un est un ami à qui l'on confie tous les secrets et toutes les peines; l'autre un amant qui ne récolte que les sourires.

Où fait-il du soleil? J'ai froid! Faites-moi voir
Un vieux pan de muraille où tombe la lumière,
Ou quelque large vitre ou quelque blanche pierre
Qu'un rayon de midi fait brûler jusqu'au soir.

Ici! Dieu! qu'on est bien! C'est presque une autre vie
Qu'une douce chaleur après un long hiver!
La chaleur vient du ciel! Comme elle vivifie
L'âme que les frimas engourdissaient hier.

A présent tout me rit: et la mouche brillante
Qui se balance là, sur ses ailes d'azur,
Et ces touffes de mousse, et l'herbe verdoyante
Qui point timidement dans les fentes du mur.

Les arbres vont fleurir; ils ont des boutons roses;
J'ai vu des papillons qui volaient alentour.
Dans un mois ce sera le premier temps des roses...
J'aime le temps des fleurs; les fleurs parlent d'amour.

Oui, les fleurs, puis bientôt les belles matinées,
Puis les grands fils d'argent qui courent sur les prés,
Puis, sous les gouttes d'eau, les plantes inclinées,
Qui cachent dans les foins leurs disques bigarrés [1].

Dans une autre pièce, *la Halte au marais*, il nous offre une succession de tableaux tout faits :

J'aime ces herbes qui s'enlacent
Et ces roseaux qui s'embarrassent
Courbés sous le poids d'un oiseau ;
Et ces débris tachés de rouille
Où saute la verte grenouille
Dont chaque bond s'entend dans l'eau.

Je crois que ce sont là non des vers de versificateur, mais de poëte. Cette sévérité de rhythme et cette science de facture que Victor Hugo lui demandait, Dovalle les aurait certainement acquises plus tard. Nul doute que ce doux et à la fois riant et mélancolique poëte, enfermant sa pensée dans une

[1] *Un Jour de Mars.*

forme définitive, ne fût parvenu à se classer parmi les plus grands et les plus illustres. Qui me démentira? Je n'en voudrais pour exemple que la délicieuse variante sur cette question faite à une dame : *Qu'aimez-vous?* et *la Bergeronnette,* un morceau digne de l'anthologie, et cette jolie chanson du *Curé de Meudon*, qui, intercallée dans une comédie, fit gagner beaucoup d'argent à je ne sais quel vaudevilliste. Cependant, Dovalle, ce poëte des prairies en fleur, des haies embaumées, des doux paysages, des sylphes et des eaux, n'était pas seulement un Oberon affamé d'amour, soupirant et rêvant sous les saules. Il sentait profondément, il exprimait d'une façon saisissante ce qu'il sentait. Comme précision , comme émotion , *le Convoi d'un enfant* est un chef-d'œuvre.

Un jour que j'étais en voyage,
Près de ce clos qu'un mur défend,
Je vis deux hommes du village
Qui portaient un cercueil d'enfant.

Une femme marchait derrière

Qui pleurait et disait tout bas
Une lente et triste prière,
Celle qu'on dit lors d'un trépas.

Point de parents, point de famille.
Je ne vis le long du chemin
Q'une pauvre petite fille
Cachant des larmes sous sa main.

Elle suivait la longue allée
Qui conduit au champ du repos,
Et paraissait bien désolée,
Et dévorait bien des sanglots!

Ainsi marchant, quand ils passèrent
Au pied de ce grand peuplier,
Ceux qui travaillaient s'arrêtèrent,
Et je les vis s'agenouiller,

Prier le ciel pour la jeune âme,
Faire le signe de la croix,
Et, quand passa la pauvre femme.
Se détourner tous à la fois!

Cependant, inclinant la tête,
Au cimetière on arriva.
Une fosse ouverte était prête;
Alors, un homme dit : C'est là!

Et, la fosse n'étant plus vide,

On y poussa la terre... et puis
Je ne vis plus qu'un tertre humide
Avec une branche de buis.

Et comme la petite fille,
S'en allant, passa près de moi,
Je l'arrêtai par sa mantille :
—Tu pleures, mon enfant, pourquoi?

—Monsieur, c'est que Julien, dit-elle,
Mon petit camarade, est mort!...
Et, voilant sa noire prunelle,
La pauvrette pleura plus fort.

Ce sentiment de pitié s'unissait chez Dovalle à un vif amour de la lutte. Lui aussi, sans doute, eût été un *poëte de combat*. Il avait compris que ce siècle est semblable à un champ de bataille, et qu'il faut savoir prendre son rang dans une des armées qui s'y agitent. Il s'était décidé pour la bonne cause, celle du progrès. Il avait commencé déjà un roman, il voulait écrire un drame. Le soleil ne se consumait plus, comme il disait, *sans pouvoir lui faire un printemps*. A l'œuvre! Que de projets! que de travaux!

que d'ébauches! A vingt-deux ans, que ne peut-on attendre de la vie?

Triste et touchante destinée que la sienne, et rendue plus amère encore par le contraste du sourire et des larmes, et qui pourtant a rencontré des juges sévères pour la condamner! Oui, il s'est trouvé un homme qui, fatigué de l'hommage modeste rendu à cette tombe; qui, lassé d'entendre toujours appeler Aristide *le juste*, est venu s'attaquer à cette pauvre gloire, toute sanglante encore et qui ne prend le soleil de personne. « Après tout, s'est dit l'aristarque, c'était *un tout jeune homme, un étourdi*, et qui a bien fait de mourir s'il voulait faire connaître son nom! » Pauvre Dovalle! timide, résigné, doux et bon jusque dans ta renommée, pouvais-tu donc exciter la haine et faire naître l'envie?

Mais qu'importe! L'ombre plaintive du poëte s'inquiète peu de ces attaques. Elle ne demande à ses amis qu'un souvenir, aux inconnus qu'un peu de pitié.

De la pitié! Dovalle l'a payée assez cher pour qu'on ne la lui refuse pas. Il a acheté de son sang un peu de mémoire pour son nom, — son doux nom que vous lirez sur une tombe, abandonnée, dans le cimetière Montmartre [1].

[1] Encore un mot. On pourrait croire que la cause du duel où succomba Dovalle était grave et que M. Mira s'était vu insulté dans son honneur. Un soir, Dovalle se présente au contrôle des Variétés, on lui refuse ses entrées; il se rend dans le bureau du directeur qui le reçoit assez mal. Dovalle veut tirer une petite vengeance de cette réception. « M. Mira, écrit-il le lendemain, peut être Mira sévère, mais il ne sera jamais *Mira beau!* » Calembour d'enfant terrible que ne pardonna pas une vanité piquée au vif. On se battit à l'épée d'abord, et M. Mira fut blessé; puis au pistolet, et M. Mira fut *vainqueur*. Dovalle n'avait jamais touché de sa vie ni une épée, ni un pistolet.

V

ALPHONSE RABBE

« Il faut que j'écrive mes *Ultime lettere.* Si tout homme ayant beaucoup senti et pensé, mourant avant la dégradation de ses facultés par l'âge, laissait ainsi son testament philosophique, c'est-à-dire une profession de foi sincère et hardie, écrite sur la planche du cercueil, il y aurait plus de vérités reconnues et soustraites à l'empire de la sottise et de la méprisable opinion du vulgaire. — J'ai, pour exécuter ce dessein, d'autres motifs. Il est de par le monde quel-

ques hommes intéressants que j'ai eus pour amis; je veux qu'ils sachent comment j'ai fini. Je souhaite même que les indifférents, c'est-à-dire la masse du public, pour qui je serai l'objet d'une conversation de dix minutes (supposition peut-être exagérée), sache, quelque peu de cas que je fasse de l'opinion du grand nombre, sache, dis-je, que je n'ai point cédé en lâche et que la mesure de mes ennuis était comble quand de nouvelles atteintes sont venues la faire verser; que je n'ai fait qu'user avec tranquillité et dignité du privilége que tout homme tient de la nature de disposer de soi. « Voilà tout ce qui peut m'intéresser encore de ce côté-ci du tombeau : au delà de lui sont toutes mes espérances, si toutefois il y a lieu... »

L'homme qui écrivait ces lignes navrantes, le 13 décembre 1829, habitait, rue des Petits-Augustins, un appartement modeste où se réunissait l'élite des jeunes esprits. Moins d'un mois après, le matin du 1er jan-

vier 1830, on le trouvait mort dans son lit. Il s'appelait Alphonse Rabbe.

En dépit du temps, en dépit du dédain de la foule, ce nom a surnagé. Victor Hugo l'a gravé au fronton d'une de ses pièces de vers. *On le connaît*, comme on dit; mais quel homme était celui qui le portait? quelle fut sa vie? On l'ignore.

Je vais la raconter brièvement.

Alphonse Rabbe était né en 1786, à Riez, dans une petite ville de la haute Provence qu'il décrit amoureusement avec ses jolis coteaux couverts d'oliviers et de vignes, ses deux petites rivières « coulant leurs petits flots bruyants et limpides sur un lit de cailloux éclatants de blancheur, » et son amphithéâtre de collines bleues, dernières ondulations de la chaîne des Alpes. Il s'en échappa jeune, fut d'abord employé dans l'administration militaire de l'armée d'Espagne, puis se fit inscrire au barreau d'Aix, où son éloquence, sa beauté, son énergie l'imposèrent à la renommée. Jeune,

il était déjà célèbre. Mais cet avocat se sentait le tempérament d'un écrivain et il voulut tenter la fortune littéraire. En 1819, il fonda à Marseille *le Phocéen*, qu'il fit précéder d'une brochure intitulée : *de l'Utilité des journaux dans les départements.* Les idées du *Phocéen*, animées d'un libéralisme violent, devaient heurter les sentiments monarchiques des Marseillais. Le peuple menaçant s'ameutait bien souvent devant la maison de Rabbe. Rabbe sortait alors la nuit, se rendait à l'imprimerie, corrigeait ses épreuves, et le lendemain le journal paraissait au milieu de l'irritation générale.

D'une bravoure décidée, d'une violence de caractère intraitable, Rabbe trouvait chaque jour de nouvelles forces pour continuer sa lutte avec toute une population. Mais un jour sa verve l'entraîna trop loin. Il dénonça brutalement une erreur de cinq millions dans l'administration des Bouches-du-Rhône, et, le lendemain, un mandat

d'amener était lancé contre lui. Ses rares amis le conjurèrent de partir; il refusa d'abord, puis, s'y décidant, il est arrêté à Grenoble et ramené à Marseille. Durant l'instruction du procès, il apprit que sa mère était mourante. Il demanda qu'on le relaxât sur parole et courut à Aix s'agenouiller sur une tombe; puis il rentra, plus sombre encore, dans sa prison.

Il fut jugé deux fois, deux fois acquitté! Lui-même avait plaidé sa cause; il avait lu, avec une verve et un éclat singuliers, une de ces allocutions superbes, dignes parfois d'un Mirabeau, et comme il savait en trouver. Son œil brillant, son geste large, sa stature noble plaidaient pour lui. Au sortir de l'audience, la foule l'attendait impatiente, irritée. Ce fut une clameur terrible, lorsque Rabbe parut sur le perron du palais de justice. Ceux qui n'ont pas vu la foule du Midi en délire ne peuvent se faire une idée de ces éruptions humaines. Rabbe promena sur elle un œil calme; il descendit

au milieu d'une grêle de pierres dans cette mer menaçante, et, poursuivi par les clameurs et les menaces, plus d'un couteau levé sur lui, il regagna son logis lentement, sans se hâter. Quelquefois même, lorsque la foule devenait trop pressante, il se détournait, la regardait en face et faisait un moment reculer les plus déterminés.

Rabbe, qu'on avait jadis surnommé l'*Antinoüs d'Aix*, était déjà défiguré par l'horrible maladie qu'il avait contractée en Espagne. L'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* nous a laissé de Rabbe un portrait sinistre : « Ses paupières, ses narines, ses lèvres étaient rongées; plus de barbe et des dents de charbon. Il n'avait conservé que ses cheveux dont les boucles blondes flottaient sur ses épaules, et un seul œil dont le fier regard et le sourire ferme et franc jetaient encore un éclair de beauté sur ce masque hideux. » Et Rabbe lui-même ne s'est pas épargné : « Quand

je me regarde, je frémis... Est-ce bien moi?..... » L'horreur qu'il s'inspirait à lui-même doublait ses maux. M. Mignet, à qui je dois de pouvoir parler d'Alphonse Rabbe comme si je l'avais connu, me disait que, marchant d'habitude avec un front hautain, Rabbe, que sa tournure superbe rendait encore admirable, s'il apercevait un regard fixé sur lui, y répondait aussitôt par une expression tellement menaçante qu'on était forcé de baisser les yeux. Que cette pauvre grande âme devait souffrir! Éloquent, aimable malgré sa misanthropie farouche, Rabbe était célèbre, et Thiers, Mignet, Carrel étaient ses amis. Il avait quitté Marseille et, dans ce grand Paris, il s'était ouvert déjà largement sa place. Il écrivait à la fois dans les *Tablettes universelles* et le *Courrier français*. Il parlait surtout, comme si sa vocation véritable eût été la tribune.

« Dans les réunions d'amis, dit M. Méry, qui fut son secrétaire, Rabbe a parlé deux cents

volumes; il serait illustre s'il les eût écrits. »

Mais si la parole de Rabbe était ardente, sa plume était terrible. Poursuivi en 1822 pour un article sur le sacre de Charles X, dans le *Courrier français*, il dénonça avec une violence extrême la vente des *Tablettes* au ministère par Jacques Coste, ce même Coste qui plus tard devait quitter la France avec Farcy. Coste insulté envoya ses témoins à Rabbe; on se battit au sabre, et Rabbe, qui eut plusieurs duels malheureux, fut cette fois encore grièvement blessé.

Il publiait dans ces divers journaux des articles sur les beaux-arts, sur la politique, sur les actualités courantes. Mais l'histoire était sans doute sa véritable vocation. Il a laissé des ouvrages d'un format petit, des *Résumés* de l'histoire d'Espagne, de Portugal et de Russie, mais pleins de faits, pleins d'idées, animés d'un vif amour de la liberté, et de cette *franchise sévère* qui, selon lui, constitue la philosophie historique. Rabbe voit les crimes, les déplore, les raconte avec

une sorte de volupté âpre, mais les stigmatise en même temps avec une singulière énergie. Après avoir parlé des forfaits des empereurs romains : « Heureusement pour la dignité humaine, s'écrie-t-il, les bains de sang ne rendent les scélérats qui s'y plaisent ni plus forts, ni plus purs ! » — Il y a réellement dans Rabbe quelque chose de notre grand historien Michelet. Plus dithyrambique que lui dans la forme, il est peut-être plus classique dans le fond, mais il se serait évidemment rattaché à cette école nouvelle qui juge les hommes d'après les milieux ambiants, le sol qui les nourrit, le ciel qui les couvre, la vie qu'ils mènent. Il parle quelque part des Arabes, « ces peuplades métisses, formées du mélange de races redoutables, dans le sang de qui la nature verse à pleines mains le soufre. » A la fatalité de la race venait s'ajouter dans son système la fatalité proprement dite. — « Il me prend, écrivait-il, envie de faire un traité de philosophie. Je distribuerai la matière sur un plan fort sim-

ple. Chaque chapitre aura pour sujet le développement d'une de nos si nombreuses misères; puis, au bas, en manière d'annotation au texte j'écrirai nécessité, nécessité, nécessité. »

« J'ai toujours été frappé, dit-il encore, de la fatale destinée de l'abbé Prévost, parricide involontaire dans sa jeunesse et mourant dans la forêt de Bondi, sous le scalpel d'un chirurgien qui le croit mort parce qu'il le trouve évanoui, et le réveille en lui fendant le ventre. Mais j'ai entendu, je pourrais même dire que j'ai appris de bonne source, que la couleur d'une carte avait naguère décidé d'une tête le plus immédiatement qu'on puisse imaginer; pressé de prendre part à une entreprise infiniment périlleuse, un jeune homme résistait aux sollicitations de ses amis. L'entretien avait lieu dans une promenade solitaire : une carte à jouer, sale et déchirée, se trouve à terre devant eux : elle était retournée. Le malheureux prédestiné pose le pied dessus et dit à ses deux

amis : « Si c'est une dame de cœur, je suis des vôtres ! — T'engages-tu d'honneur? demandent-ils.—Oui, d'honneur. » On releva la carte... C'était une dame de cœur. Un frisson les saisit tous trois d'abord, et puis ils rirent, se moquant de leur pressentiment; mais pourtant l'événement s'accomplit, et la fatalité ne manqua pas son coup; car moi, qui viens d'écrire ces choses, j'ai vu tomber la tête du prédestiné [1]. »

J'ai dit que Rabbe était un historien. N'était-il pas aussi et profondément un homme politique? Ses articles, pleins de fougue, d'élan, de verve, d'ironie, sont encore chauds de la polémique et sentent la poudre. Dans l'histoire, Rabbe attaque avec une persistance alors à la mode l'inquisition et le jésuitisme ; en politique, il demande la liberté,

[1] Ce prédestiné n'était autre que Bories, l'un des quatre sergents de La Rochelle. Madame Victor Hugo a raconté à peu près dans les mêmes termes cette étrange histoire qui se trouve au tome II des *Œuvres posthumes* de Rabbe.

et de ses mains robustes secoue non moins vigoureusement les abus. « La force morale, dit-il, est tout dans le monde, et il n'y a pas de citoyen dont le dévouement et le courage ne puissent être d'un très-grand poids dans la balance des destinées d'un peuple. Si plus d'hommes savaient ou voulaient sacrifier judicieusement leur vie, le monde ne reculerait pas! » C'est également ce que pensait Carrel lorsqu'il disait : « Je pourrais en me faisant tuer suicider en même temps le pouvoir. » Une autre fois Rabbe s'élève hautement contre ce qu'il appelle *le rire parlementaire* : « Le peuple, dit-il, s'étonne, je parle de la portion qui lit, de voir ses plus chers intérêts débattus au milieu des éclats d'une folle dérision, auxiliaire habituel du cri de la clôture; si jamais un oiseau vient à s'envoler de dessous le jabot de M. de Marcellus, ou un chapon truffé de la poche de quelqu'un de ses collègues, je permets que l'on rie ; mais jusque-là, je voudrais qu'un immense intervalle séparât le théâtre où l'on

applaudit les facéties d'Aristophane, de la tribune majestueuse où Démosthène, au nom des guerriers morts à Marathon, vient exhorter ses concitoyens à prendre en main la cause de la patrie ! »

Cette tirade peut donner de Rabbe une idée assez juste ; M. Méry dit que l'antiquité avait fait de lui un homme antique, et il ajoute, en plaisantant (*et non erat hic locus*), que Rabbe marchait même *comme un corybante capitolin*. La vérité est qu'il se consolait des turpitudes contemporaines, que son malheur grossissait d'ailleurs à ses yeux, par le culte des vertus d'autrefois, véritablement faites à sa taille. Pour le connaître tout à fait, il suffit de lire ses sincères et effrayantes confessions. Rabbe est de ces hommes qui portent leur âme à fleur de peau. « Vous voudriez de la liberté, s'écriait-il, hommes modernes, hommes cupides et pusillanimes ? Vous n'avez besoin que du mouvement industriel, il ne vous faut que la navette d'un tisserand. Travaillez,

nations de castors; tirez vanité de votre marchandise; croissez et prospérez dans vos villes transformées en bazars splendides et perpétuels ; achalandez vos boutiques; adorez le veau d'or, ruinez-vous à la Bourse ou dans le boudoir des Phrynés ; et puisque vous voulez toutes ces choses, esclaves que vous êtes, rampez tranquillement, rampez... Mais, par tous les dieux! n'affligez plus du bruit de vos déplorables et honteuses contradictions les tombeaux de ceux qui sont morts pour des croyances que vous n'avez pas ! »

On reprochera peut-être à Rabbe ces fougeux élans, cet amour rétrospectif du passé. Rabbe n'était pas de son temps. Il en gémissait, je crois, car il eût voulu le bien de sa patrie; mais, ne rencontrant pas son idéal dans le présent, il fallait bien qu'il le demandât aux siècles disparus. « Quand nous parlons de vertus et de liberté, dit-il, nous donnons volontiers à ces abstractions sublimes les vêtements qu'un héroïsme un peu

farouche portait dans Athènes ou dans Rome. Bizarre contradiction de l'homme, que pour lui le bonheur et l'innocence soient toujours dans le passé ou dans l'avenir ! »

D'ailleurs, ce fils de la *Provence, la gueuse parfumée*, comme il la nomme, était né avec l'amour de l'art et, jusque dans la politique, Rabbe était un artiste. J'entends que la liberté qu'il appelait de tous ses vœux, qu'il chérissait de toute son âme, ce n'était pas cette Américaine que nous avons appris à envier, mais la déesse de l'antiquité, blanche sous le ciel bleu de la Grèce ou de Rome. Il a fait, en songeant à elle, un drame où se rencontrent toutes les hardiesses. J'en détache un fragment, la conversation d'un chef de brigands avec l'empereur.

CROCOTAS. — L'empereur Crocotas détrôné salue Auguste qui règne encore.

AUGUSTE. — Oses-tu bien parler à César avant que César ait daigné t'adresser la parole?

CROCOTAS. — César oublie que je vais tous

à l'heure paraître devant une Majesté plus terrible que la sienne.

Auguste.—Laquelle? parle.

Crocotas.—Le grand lion de Numidie qui va me dévorer.

Auguste.—Tu ne sais pas le sort que te réserve la clémence de César.

Crocotas.—Garde pour d'autres tes bienfaits. Je n'ai besoin ni de pitié ni de grâce. Mon rôle fut beau, mais il est fini.

Auguste.—Ainsi, tu refuses de vivre?

Crocotas.—Je suis ici pour mourir...

Auguste reproche à Crocotas le sang que ses brigands ont versé...

—Du sang versé! dit Crocotas. Si nous étions dans le Forum je te demanderais de montrer la place où fut clouée la tête de Cicéron...

—Qu'étiez-vous, toi et les tiens? dit Auguste, de vils brigands!

—Va demander qui nous étions à tes vétérans les plus couverts de cicatrices!

—Tu parles en vrai barbare.

—Il est vrai, je ne suis qu'un sauvage enfant de la Celtibérie; j'ai sucé le lait d'une mère cantabre, et avec lui le mépris de la douleur; mais la force et l'innocence, divinités belles et chéries, se plaisent parmi les barbares; elles règnent avec la liberté dans nos montagnes paternelles.

—Tu dois regretter d'avoir survécu à ceux qui t'avaient chargé de leur destinée?

—Je ne leur avais pas promis la victoire : le sort des combats appartient aux dieux; mais je leur avais assuré ce qui dépend du courage, une mort glorieuse... Ils l'ont trouvée.

—Qu'on l'emmène, ordonne l'empereur. Allez dire au préfet du Cirque que César aujourd'hui assistera aux jeux.

—Qu'il vienne, s'écrie Crocotas, qu'il vienne me voir mourir!

J'aime cette emphase superbe. On ne peut la trouver que dans un esprit nourri des fortes études et des rudes principes. A moi, ces hommes fortement trempés, âmes ouvertes

à tous les cultes saints, à toutes les admirations qui font les grands sacrifices et les fins glorieuses! D'autant plus que derrière l'ironie terrible qu'ils manient si bien, derrière ces haines vigoureuses qu'ils arborent se cache souvent, comme un oiseau sur les branches d'un chêne, la pitié, cette vertu des vertus.

Voyez si ce Rabbe qui sait si bien maudire ne sait pas aussi pardonner. « La vie des meilleurs des hommes, dit-il, est une oscillation perpétuelle de vertueuses résolutions et de coupables chutes. Le juste, dit l'Écriture, pèche encore sept fois par jour. Le juste! c'est-à-dire celui qui aurait le droit d'enseigner la vertu par ses exemples et de la prêcher dans ses discours. Sept fois! voilà pour les plus fiers de quoi devenir humbles, s'ils voulaient y songer. »

Ne songez-vous pas à Lamennais écrivant les *Paroles d'un Croyant* et traduisant l'*Enfer* du Dante? Lisez les œuvres posthumes de Rabbe, parcourez cet écrit qu'il

appelle l'*Album d'un pessimiste*, douloureux testament d'une âme en détresse, philosophie sombre du désespoir, et, à côté de pensées irritantes, sinistres, sans issue, vous trouverez de ces mots navrants qui vont à l'âme et montrent de combien d'amours déçues se composait la haine que Rabbe avait pour la vie. — *Je suis très-malheureux*, dit-il lui-même, *j'ai besoin de croire à la vertu !*

Il lit les grands désespérés, Lucrèce, Job, Sénèque; les grands consolateurs, l'*Ecclésiaste*, l'*Imitation*, *Saadi*, et de toutes ses lectures, de toutes ses pensées, il se compose un *Évangile du suicide* qu'il appelle le *Pain des Forts*.

A quoi peut servir un homme qui n'est plus bon pour soi?

J'ai savouré le népenthès; je suis amant de la mort.

Vivre libre et apprendre à mourir.

La mort est le bon pasteur; elle ne perd jamais rien de son troupeau.

Allons! si tous se heurtent à l'aristocratie de l'or, tous se courbent sous l'égalité de la douleur...

La douleur déprave...

Telles sont ses questions, tels ses problèmes et ses songes. Il lit Plutarque et Plutarque dit : « Toutes choses sont espérables à un homme qui vit. » En marge, Rabbe met ces mots aussitôt : « Bon Plutarque, lorsque tu écrivais ces paroles, voyais-tu le monde à travers ton âme, ou bien le monde était-il réellement meilleur qu'aujourd'hui? »

Toutes le noires mélancolies se trouvaient dans cette âme née pour l'éclat et le soleil. Puis, à ses soucis, à ses soupçons, à cette défiance, « qui entre si aisément dans l'âme des infortunés, » à cette pitié qu'il inspirait en disant que « la pitié de l'homme est flétrissante pour son semblable, » se joignait le vaste regret de n'avoir pas accompli sa tâche sur la terre, regret amer que comprendront seuls ceux qui croient que le mot

d'ordre de tous est devoir. « Oh! disait-il, si j'avais bien vécu dans le monde durant un seul jour!... Je voudrais que la mort me surprît dans une action digne de l'homme, grande, généreuse et utile à l'humanité; ou plutôt, je voudrais qu'elle me trouvât occupé à me corriger moi-même!... »

Hélas! il gémissait aussi sur les vains efforts, les tentatives douloureuses, la lutte inféconde des hommes de cœur contre un monde mal fait. « La société humaine est à refaire, disait-il, mais ni nous, ni nos enfants, ni nos petits-neveux ne la referons. Quelle est donc notre fonction dans cet âge présent où nous vivons? Je ne sais. Elle est apparamment d'amasser les matériaux, puisque la construction de l'édifice ne saurait nous appartenir. Les matériaux sont les expériences. Ainsi, nous ne travaillons qu'à multiplier les probabilités et les doutes : le triage des vérités se fera plus tard. Résignons-nous à sérieusement mourir au milieu des décombres, puisque nous sommes venus

dans le moment de la crise. La crise sera longue et laborieuse, et l'histoire des générations qui auront comblé cet intervalle pourra se résumer avec ces deux mots : souffrance et travail. »

Bientôt Rabbe connut d'autres douleurs. Il avait auprès de lui, souriant et compatissant, débris échappé à son naufrage, un amour, amour d'abnégation et de sacrifice, et cet amour lui manqua bientôt. Dès lors, il alla chaque jour où dormait celle qui n'était plus. Toute sa vie se résumait dans une tombe. « Je suis amèrement seul, » écrivait-il à M. Victor Hugo.

Ce coup devait être le dernier.

L'homme ne peut toujours supporter tous ses maux. Le cœur le plus fort doit se briser. Rabbe, cette fois, se sentit faiblir.

« Fi de la vie! dit-il, qu'on ne m'en parle plus ! »

Il écrivit ses *Ultime littere*, s'enferma seul dans sa chambre et s'endormit pour ne plus se réveiller....

« Je soupçonne dans la vie étrange de cet Hamlet de la rue de la Lanterne, a dit M. Louis Ulbach de Gérard de Nerval, bien des suicides avant le dernier. » Ne pourrait-on le dire aussi d'Alphonse Rabbe[1] ?

Malheureux ! Le courage lui avait manqué à l'heure même où la vie politique, qui eût donné un but à cette existence brisée, allait peut-être lui être rendue, et le premier numéro du *National*, qu'il devait rédiger, contenait un article sur ses funérailles, écrit de la main d'Armand Carrel...

Six mois après, cette liberté pour laquelle Rabbe avait lutté si vaillamment était enfin conquise—et semblait éternelle.... Le drapeau du peuple flottait sur le Louvre, et Victor Hugo demandait au mort :

Hélas ! que fais-tu donc, ô Rabbe, ô mon ami !
Sévère historien, dans la tombe endormi ?

Le pauvre Rabbe se reposait dans « le

[1] Disons tout, M. Mignet croit que Rabbe n'a point fini par le suicide. Une dose d'opium trop forte, une

monde invisible des réparations solennelles. »
Jusqu'à la fin, il avait voulu porter le poids de sa destinée. Après avoir été à la peine, il avait dédaigné de vivre pour être à l'honneur !

maladresse, un oubli et non le suicide aurait décidé de cette mort. Hélas ! contre le témoignage du savant historien, n'y a-t-il pas les derniers écrits d'Alphonse Rabbe ?

VI

CONCLUSION.

Quand on se décide à ouvrir les martyrologes humains, il est bien difficile de les fermer. Le nombre est si grand de ceux qui ont souffert! Et, à côté de ceux qu'on oublie, n'y a-t-il pas ceux qu'on ignore? Hélas! pour ceux-là, demandez leur histoire aux grèves de l'exil, aux pierres de la Morgue! — *Ici gît, point de nom...*

Mais parmi les oubliés seuls, que la foule est grande, demandant l'aumône d'un regard, elle qui mérite un rayon de la renom-

mée! Voyez, c'est Labinsky, c'est de Loy, c'est Louis Bertrand, c'est Évariste Boulay-Paty, tombé naguère, oublié déjà. Il avait obtenu toutes les palmes et toutes les couronnes, les juges des Jeux floraux lui avaient prodigué leurs œillets et leurs roses. L'Académie, un jour, avait exceptionnellement doublé le prix qu'elle accordait à un de ses poëmes. Il avait publié des volumes charmants, et l'on citait de lui plus d'un sonnet sans défaut.... Or, deux ou trois amis se rencontrèrent seuls au cimetière pour pleurer parce qu'il était mort.

Et là-bas, n'y a-t-il pas encore un groupe dolent qui m'appelle? Voici Le Braz, Escousse, pâles encore de la vapeur du charbon... Ils n'étaient pas faits pour la lutte... Le calme, l'ombre, le silence, il leur fallait tout cela!

Oh! ne quittez jamais le seuil de votre porte,
Mourez dans la maison où votre mère est morte!

C'est Imbert Galloix, c'est Loyson, c'est

Victorin Fabre qui, malade, se faisait conduire en voiture au milieu des balles de Juillet; c'est Berthauld qui mania en maître le fouet de la satire, c'est Pichald qui fut illustre un moment avec la tragédie de *Léonidas*, c'est Fontaney, c'est Ladvocat, le libraire, à qui l'on ne refuserait pas une place parmi les lettrés, lui qui a tant fait pour les lettres; c'est Lassailly et Pétrus Borel, les enfants perdus du romantisme, prenant leur marotte pour une lyre, esprits échoués sur le sable, tandis que leurs compagnons prenaient la pleine mer; c'est Charles Perrier, c'est Drouineau, le pauvre Drouineau, l'auteur de *Résignée;* ce serait Alexis de Cambrousse, si la main pieuse de ses fils ne venait de nous rendre tout son théâtre, ce théâtre charmant d'autrefois, qui vivra, qu'on relira, qui fera pleurer et sourire.

Hélas! il faut se borner... Le dernier mot des choses humaines est un mot incomplet... Puis, m'écouterait-on et voudrait-on entendre l'histoire de ces pauvres méconnus?

C'est la destinée de ceux qui meurent jeunes. Ils n'ont pas eu le temps, les Jacquemont, les Rigault, les Ozanam, de faire du bruit et d'attirer la foule en frappant fort; ils ont lentement travaillé; ils ont poursuivi leur idéal avec ferveur, ceux-ci dans la politique, ceux-là dans l'art, mais ils sont tombés trop tôt, et la seule couronne qu'ils aient conquise est une couronne mortuaire.

Du moins, ne la leur marchandons pas.

FIN.

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 20 *Septembre* 1864

Aux frais de

Mme BACHELIN-DEFLORENNE

Libraire-Éditeur

PAR BONAVENTURE ET DUCESSOIS

[illegible]

COLLECTION DU BIBLIOPHILE FRANÇAIS

[illegible]

HÉGÉSIPPE MOREAU [illegible] Eau-forte par G. Staal [illegible] fr.

ŒUVRES INÉDITES D'HÉGÉSIPPE MOREAU [illegible] Staal [illegible] fr.

LAMENNAIS [illegible] Staal [illegible] fr.

MADAME DE LAMARTINE, [illegible] Staal [illegible] fr.

LA LISETTE DE BÉRANGER, par Thalès Bernard. Eau-forte par G. Staal [illegible] fr.

ROUGET DE LISLE ET LA MARSEILLAISE, par [illegible] Lisle [illegible] Eau-forte par G. Staal [illegible] fr.

En cours de publication :

LE BIBLIOPHILE FRANÇAIS

Revue des livres anciens et modernes, paraissant deux fois par mois, format in-8. Chaque numéro contient une *partie littéraire* rédigée par des écrivains distingués et un *catalogue avec prix marqués* de livres anciens, rares et recherchés sur les *Beaux-arts, l'histoire de France, de la Noblesse, des Provinces*, etc., etc. Les abonnements datent du 1er janvier et du 1er juillet. Prix : 3 francs par an

VENTE ET ACHAT

de livres anciens sur les beaux-arts, l'histoire de France, des provinces, de la noblesse, etc.

Imprimé à Paris.
Chez Bonaventure et Ducessois.